

ASSOCIATION DES AMIS
DE
“SOURCES CHRÉTIENNES”

BULLETIN



Association des Amis de
« Sources Chrétiennes »
29, rue du Plat 69002 Lyon
Tél. 04 72 77 73 50 ; sources.chretiennes@mom.fr
<http://www.sources-chretiennes.mom.fr/>
<http://www.editionsducerf.fr>

ÉDITORIAL

Publié dans la foulée des manifestations qui ont accompagné la sortie du 500^e volume des Sources Chrétiennes, ce *Bulletin* ne peut éviter de revenir sur ces quatre mois, mars, avril, mai, juin et sur les événements qui s'y sont produits autour de CYPRIEN DE CARTHAGE, *L'Unité de l'Église*.

Car, en une sorte d'asymptote d'honneur et de succès, ce qui s'y est passé provoque un véritable étonnement. Étonnement d'abord, à leur simple rappel, devant les rencontres festives.

A Paris, dès la sortie du livre, le voici accueilli et présenté à la presse, aux Éditions du Cerf, en présence du Pasteur Samuel KOBIA, secrétaire général du Conseil Œcuménique des Églises. Avec justesse, eu égard à l'auteur et au titre, dès le début, les fêtes du 500^e volume sont placées sous le signe du Corps mystique du Christ, un et divers. Quelques jours plus tard, toujours à Paris, les amis de l'Éditeur et de l'Institut des Sources Chrétiennes célébraient l'événement à la Procure de la rue de Mézières.

Puis ce fut à Lyon de jouer. On se souviendra longtemps de la fin d'après-midi et de la soirée du 31 mai : l'Hôtel du Département du Rhône, où le Président du Conseil Général du Rhône, le Sénateur Michel MERCIER accueillait un Acte académique avec Madame Florence DELAY, de l'Académie Française et les professeurs Étienne FOUILLOUX et Paul MATTEI, devant plus de quatre cents participants sous les lustres flamboyants de la République ; le sanctuaire Saint-Bonaventure, où les chorales, catholique, protestante, arménienne, byzantine de Lyon chantaient la joie de la rencontre œcuménique. Nous avons vécu, en compagnie du cardinal BARBARIN et d'environ vingt évêques, deux grands moments d'un même esprit.

Trois semaines plus tard, Paris, puis Lyon recevaient le Métropolite KIRILL DE SMOLENSK et DE KALININGRAD, Président du Département des Relations extérieures du Patriarcat de Moscou. Celui-ci, à la Maison de la Chimie, délivra le message de son livre tout juste publié, en édition princeps, au Cerf, *L'Évangile et la liberté*. Le lendemain, après avoir été reçu par le Cardinal en la Primatiale Saint-Jean, il signait dans la salle de documentation des Sources Chrétiennes un accord pour l'édition en russe de la Collection.

Voilà pour le crescendo des fêtes. Mais l'étonnement n'est pas moins grand devant le succès de la promotion de la collection complète des Sources Chrétiennes – trois fois la vente ordinaire d'une année en trois mois tant en France que dans le monde –, comme aussi devant le retentissement que quotidiens et revues ont donné, durant ces semaines, au travail secret et discret des Sources Chrétiennes.

C'est donc un grand plaisir, et un devoir, de joindre aux étonnements les remerciements. Car tout a été préparé dans une collaboration à la fois inventive, efficace et allègre entre tous les acteurs. Notre éditeur avait vu grand. Il avait raison. Mais, dès novembre dernier, en un constant échange entre les deux 29 – le Boulevard de La Tour-Maubourg et la Rue du Plat –, l'improbable est devenu réel, les projets ont pris corps, les programmes ont été diffusés, les publics ont senti l'impact. Nous devons une gratitude spéciale, en ce moment du parcours de nos fêtes, aux pouvoirs publics de Lyon et à nombre de managers de notre région. Il est devenu comme palpable qu'entre Saône et Rhône on tient aux Sources Chrétiennes, à leur renom international, mais plus encore au témoignage de rigueur scientifique et de spiritualité authentique qui est le leur. Il faut dire enfin combien largement les amis de l'Association, comme aussi les membres de l'Institut, sont entrés dans la belle aventure en un même esprit ! Des étonnements aux remerciements, nous accédons à l'espérance.

Celle-ci porte sur deux terrains.

Il y a, tout d'abord, à achever les festivités de CYPRIEN, *L'Unité de l'Église*, à l'automne de 2006 et en 2007. Lyon sera encore le théâtre de deux rencontres, à l'Hôtel de ville et à la Bibliothèque municipale. Paris, à l'Institut Saint-Serge, pour saluer la parution du 500^e volume, offrira à l'occasion de la sortie du n° 500 un Colloque sur « Les intellectuels russes en Occident et le renouveau patristique au xx^e siècle », tandis que le Centre Sèvres instituera un fructueux dialogue entre théologie et patristique concernant l'« Unité de l'Église », celle de CYPRIEN et la nôtre. Rome célébrera « Les Patrologues humanistes du xx^e siècle ». Puis ce sera au printemps 2007 Carthage, à l'automne 2007 Québec. Le beau dépliant du 500^e volume, diffusé à 4000 exemplaires, a déjà ouvert ces horizons. Les Amis, anciens et nouveaux, de Sources Chrétiennes seront tenus au courant des précisions apportées au programme. L'internet élargira la rumeur. D'autres idées sont encore à l'étude, notamment dans l'ordre de la traduction des ouvrages des Sources Chrétiennes en d'autres langues que le français, en grec et en italien. Que ces continuations enracinent et élargissent ce que le printemps de 2006 a déjà semé !

En même temps, l'espérance rejoint l'effort quotidien de l'équipe et de l'éditeur. C'est pourquoi cet éditorial s'achève en laissant la place aux rubriques habituelles du *Bulletin*. Rien, depuis le début, ne s'est fait sans ce que celles-ci relatent. Cependant, en finale, les trois conférences du 31 mai témoigneront auprès de l'Association tout entière que, y compris dans les travaux et les jours, la flamme n'est pas prête à s'éteindre.

Ai-je besoin de demander à nos lecteurs de nous excuser pour l'envoi bien retardé de ce *Bulletin* ? Il faut l'avouer, nous avons été quelque peu dépassés par l'événement. Nous nous ressaisissons avec vous.

(Jean-Dominique DURAND)

VIE DE L'ASSOCIATION

UNE MOBILISATION

L'Association des Amis a cessé au cours des derniers mois de diminuer en nombre. Avec 1197 membres, nous remontons vers le sommet atteint en 2001, 1285. Cette remontée ne s'est pas opérée sans quelques stimulants. Une des meilleures campagnes de promotion a été réalisée avec la revue *Biblia*, du Cerf ; les objectifs en sont assez proches des nôtres, avec un intérêt porté aux interprétations patristiques de l'Écriture ; mais surtout l'insertion de la lettre invitante dans toute une livraison avait été préparée par une série d'articles de J.-N. GUINOT. D'autres collaborations se révèlent, elles aussi, fructueuses. Nous remercions ici nos adhérents d'accepter de bon cœur de participer à ces opérations en devenant la cible de publicités, qui, il faut le souligner, sont dûment contrôlées. Il est sûr aussi que, lentement mais sûrement, une nouvelle attention, y compris dans les médias, est portée aux Pères de l'Église. Qui dira que notre patiente action n'y est pas pour quelque chose ? En tout cas, ne pas rejeter par principe une proposition d'abonnement des *Études*, de *Croire aujourd'hui*, de la *Croix*, d'une part, n'est pas déshonorant, d'autre part, est directement promotionnel pour les Sources.

Toutes les instances de direction ont été fort sollicitées ces derniers mois. On ne compte plus les réunions du Bureau et des Commissions dont il s'est doté. Outre le point névralgique des finances de l'Association, il s'agissait de la sortie du 500^e volume, dont l'auteur et le titre avait été déjà choisi (voir le *Bulletin* n° 93, p. 5-6). Tout a commencé au retour des vacances d'été par une rencontre mémorable chez le président, lui-même immobilisé comme on le sait. C'est là, non sans plusieurs coups de téléphone séance tenante à Paris, que le montage a été articulé dans ses grandes lignes autour des axes préconisés par les PP. ÉRIC DE CLERMONT-TONNERRE et Nicolas-Jean SÉD des Éditions du Cerf : insister sur l'œcuménisme, rechercher les collaborations éditoriales de l'avenir, viser les médias. A nouveau, comme dans les précédentes manifestations, Lyon, Paris, Rome ont été élus comme lieux stratégiques, mais avec des ouvertures vers la Russie (tout de suite, la venue du métropolite KIRILL DE SMOLENSK a été considérée comme un pivot des manifestations), la Grèce, le Canada, sans oublier Carthage. Le président a pris en mains les relations fondatrices, à Rome en particulier, mais ni Lyon, ni Paris, ni Moscou n'échappent à son carnet d'adresses. Maurice PANGAUD a supervisé l'organisation financière et l'établissement du programme, Denis RODARIE a galvanisé la levée des fonds. Tout cela a été assez effervescent ! Et les Conseils d'automne, puis de printemps, suivis de l'Assemblée Générale, sont entrés pleinement dans le jeu.

Rapport moral pour l'année 2005

Cela était prévu dès le rapport moral de l'an dernier, tout au long de l'année dernière, une sorte de lame de fond a poussé l'Association et l'Institut vers ce 500^e volume de la collection, sorti, conformément aux prévisions, en mars de cette année, exactement, le 24. Une cérémonie a salué le livre nouveau-né, CYPRIEN DE CARTHAGE, *L'Unité de l'Église*. C'était aux Éditions du Cerf, à Paris, en présence de M. le Pasteur Samuel KOBIA, Président du Conseil Œcuménique des Églises et de nombreuses personnalités. Cette lame de fond s'appelle l'espérance, une espérance qui, nous l'espérons, n'est pas prête à désertier les amis de Sources Chrétiennes.

Car il a bien fallu que l'espérance soit à l'œuvre en 2005. Ce n'a pas été une année facile. Nous avons eu de fait à y éprouver la disparition de personnes qui nous étaient très chères. Le 1^{er} avril, le Père Louis DOUTRELEAU nous quittait. Certes, âgé de presque quatre-vingt-seize ans, cette figure si représentative et si active des Sources Chrétiennes avait abandonné son bureau parmi nous depuis un lustre pour gagner la Chauderaie, à Francheville : mais les relations entre lui et nous n'étaient en rien coupées. Quelques semaines plus tard, le 25 mai, Bernard YON, notre Président depuis huit ans, achevait son long combat contre la maladie. Tant à la chapelle des Pères jésuites de la rue Sala qu'à Saint-Michel de la Guillotière, paroisse de la famille YON, nombreux ont été celles et ceux qui ont voulu en ces moments de tristesse resserrer d'autant les liens solides de l'amitié. A l'automne, c'était à Serge LANCEL de s'en aller trop tôt, lui qui aurait été tellement à sa place pour célébrer avec nous la parution de *L'Unité de l'Église* du grand évêque de Carthage. A ces trois absences ressenties s'en ajoutent d'autres. Celles-ci nous ont touchés de très près.

L'année a été rude aussi, parce que nos difficultés financières ont montré de plus en plus clairement qu'elles ont des causes structurelles. De fait, depuis trois ans, nous avons redressé notre production, revenant par degré au chiffre de dix nouveautés par an. Mais dans le même temps, nous avons assisté, avec notre éditeur, à une baisse des ventes, qui, quant à elle, n'est aisée ni à expliquer ni à contrôler. Une aide, que l'on peut bien appeler, providentielle, a permis de présenter à l'Assemblée Générale de juin dernier un bilan équilibré : c'est ce legs important dont les derniers *Bulletins* se sont faits l'écho. Déjà, en 2000, 2001, 2002, le Département du Rhône avait conclu avec nous une convention triennale en vue, je cite, « de maintenir le niveau de production d'ouvrages portant sur le christianisme primitif et d'assurer le rayonnement international de la collection ». Cette manne annuelle de près de 20 000 € a permis de meilleures performances éditoriales. Mais ces appuis, qui nous ont sauvés de graves difficultés, sont exceptionnels. Ils ne

peuvent pas cacher, ils ne doivent pas nous cacher le déficit venant d'un excès de charges et d'un manque de ressources. Les choses sont claires.

C'est dans cet environnement que nous avons eu à vivre l'achèvement du 500^e ! Bienheureux 500^e ! On peut dire que cet objectif nous a donné des ailes. La simple lecture des deux *Bulletins*, 92 et 93, de l'année écoulée, en est la vivante expression. Reprenons les termes majeurs de cette prise à bras le corps d'un environnement revêche.

Il faut bien entendu commencer par le sommet. Dès les réunions statutaires de mai dernier, l'Assemblée renouvelait les mandats de huit administrateurs : sans ordre de préséance D. BERTRAND, M. CANÉVET, C. DAGENS, C. LAPRAS, M. PANGAUD, D. RODARIE et É. VISSEAU. Aussitôt close la séance, le conseil élisait son bureau : notre nouveau président était élu, J.-D. DURAND, et réélus, les deux vice-présidents, le trésorier et les deux secrétaires, respectivement : M. PANGAUD, D. RODARIE, M. PITIOT, D. BERTRAND et D. GONNET. Il faut sentir dans ces votes moins des cérémonies d'apparat que des mesures de combat ! De fait ni les administrateurs ni le Bureau n'ont chômé depuis, nonobstant la mauvaise chute qui a immobilisé le président plusieurs semaines. Le conseil d'automne a coopté les trois conseillers qui viennent d'être soumis au vote de l'Assemblée : M.-G. GUÉRARD, J.-C. PETIT et M. STAVROU. A ce propos, notons que le conseil de l'Association comprend, en plus du Recteur des Facultés Catholiques, M. QUESNEL et du directeur de l'Institut, J.-N. GUINOT, membres de droit, seize laïcs et quatre clercs, deux femmes et dix-huit hommes, un orthodoxe, deux protestants et dix-sept catholiques. C'est la première fois qu'un orthodoxe, M. STAVROU, administre, avec d'autres, les Sources Chrétiennes. Ce qui a surtout mobilisé ce beau monde a été le plan de redressement économique des Sources Chrétiennes, mis au point avec fermeté et persévérance par M. PANGAUD et, sous la vigilance directe du président, les manifestations du 500^e volume. Le résultat de fort nombreuses consultations avec le Cerf, avec Rome, avec les collectivités locales à Lyon et entre nous – je vous en épargne le détail ! –, c'est le programme, imprimé à quatre mille exemplaires et que tous les membres de l'Association ont dû recevoir ces jours-ci. Ce joli dépliant, éclatant de jeunesse, est lourd d'une très forte valeur ajoutée pour sa conception et sa réalisation. Il est un manifeste de l'espérance qui nous pousse en avant. N'hésitez pas à nous aider à le diffuser.

Mais la lecture des *Bulletins* révèle aussi que, sur le terrain non plus, l'Institut n'a pas chômé. Nos volumes – dix nouveautés plus sept réimpressions en 2005 – ont, du moins certains, cette bonne étoile de bénéficier d'un suivi qui tend à les valoriser auprès du public. Ainsi, dans le cours des années passées, PACIEN DE BARCELONE et ses *Écrits* (SC 410) ont pu profiter d'un colloque et de ses actes (*Pacien de Barcelone et l'Hispanie au IV^e siècle*) ;

ainsi *La Trinité* d'HILAIRE DE POITIERS – les actes du Congrès-Colloque du Futuroscope devraient paraître en 2006. Publié en septembre 2005, le tome 1 du *Code théodosien* (SC 497) a été immédiatement accueilli par un colloque scientifique internationale, qui s'est tenue à l'Université Catholique de Lyon du 6 au 8 octobre avec une bonne centaine de participants. Comme l'édition, ce colloque doit beaucoup à la pugnacité de Jean-Noël GUINOT, François RICHARD, de l'Université de Nancy et Roland DELMAIRE, de l'Université de Lille. Une autre façon pour nos livres d'être propulsés dans la notoriété est d'être inscrits au programme d'agrégation de lettres classiques ou de philosophie. Chaque fois que cet heureux choix advient, une journée d'agrégation est organisée par le département des lettres classiques de Lyon 2 et les Sources Chrétiennes. Le 19 novembre dernier, nous avons donc eu la joie de présenter à nouveau cet ouvrage si important, l'*Histoire ecclésiastique* d'EUSÈBE DE CÉSARÉE, dont les livres 1 et 2 ont été mis au concours. Enfin, nos livres peuvent être déposés sur le bureau des Académies : BÈDE LE VÉNÉRABLE et son *Histoire ecclésiastique du peuple anglais* ont été honorés de la sorte à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, grâce à l'un des auteurs, A. CRÉPIN, et à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon, par notre ami C. LAPRAS. Peu à peu s'élargit, par ces canaux divers, l'audience des Pères. Mais ne nous figurons pas que cet accompagnement s'accomplit sans une mise de fond, humaine et financière, de la part de notre organisme !

Encore un mot sur notre souci de favoriser un appel d'air en aval de nos productions. 2005 a vu la mise en place d'un double partenariat. Avec le Centre Sèvres, qui regroupe entre autres les facultés de philosophie et de théologie de la Compagnie de Jésus à Paris, une convention a été signée qui prévoit une réunion annuelle d'information au Centre sur les publications récentes des Sources Chrétiennes ; une première soirée de ce type a déjà eu lieu le 23 novembre. De même, nous nous sommes liés avec le Centre international des rencontres culturelles et musicales de l'Abbaye de Sylvanès pour offrir dans ce cadre très porteur des week-ends sur « les Confessions d'Augustin » et sur « la Prière des premiers chrétiens » : l'expérience devrait se poursuivre, car tout un public, formé au chant et à la liturgie par le Frère A. GOUZES, dominicain, peut s'y ouvrir aux beautés et aux profondeurs de la littérature patristique. Ces accords d'un nouveau type précisent et actualisent ce dont se chargent, traditionnellement, tous les membres de l'équipe, le directeur en tête, dans les colloques, les congrès, les enseignements, les séminaires, les retraites qui familiarisent nos contemporains avec la littérature chrétienne du premier millénaire. Sur cette lancée, il n'est pas possible de taire le Colloque origénien, *Origeniana nona*, que, cet été, la toute jeune élite patristique locale a organisé à Pečs en Hongrie. Deux d'entre nous y

participaient. Il y a dix ans, c'était le silence religieux en ces régions. Nous ne pouvons pas non plus négliger le succès du mailing organisé en collaboration avec la revue *Biblia*, des Éditions du Cerf, très proche de nous. Dûment labouré par une série d'articles de notre directeur, le public – 6000 abonnés – a donné du 1, 5 % : près de cent d'entre ceux-ci sont venus grossir les rangs de notre association. D'autres opérations du même type sont en cours, y compris des échanges de fichiers. Il est sûr que, bien tenu, notre fichier est très apprécié des chercheurs de bonnes adresses. Tout en ce domaine se fait – faut-il le souligner ? –, dans le strict respect de la loi *Informatique et libertés*.

Ayant, dans de précédents rapports moraux, insisté sur l'amont de nos volumes, dans les Commissions du Conseil Scientifique et les pôles qui répartissent les tâches suivant les grandes aires de notre domaine de recherche, il nous a semblé plus opportun de souligner cette année notre souci effectif de promouvoir une audience pour les Pères. Car un tel élargissement aussi est vital. L'amont s'ajoute donc à l'aval et réciproquement en ce large cours de vie et de sagesse que nous ouvrons tous ensemble. Les difficultés qui n'ont jamais manqué dans l'aventure des Sources Chrétiennes ont soudé entre nous une ferme et efficace espérance qui saura bien nous conduire au-delà du 500^e. Les Pères nous y précèdent. Un public toujours plus vaste le demande.

Rapport financier

Pour ne pas alourdir le présent numéro du *Bulletin* et pour laisser place aux interventions du 31 mai, nous renvoyons au *Bulletin* d'automne le texte et les tableaux du rapport financier ainsi que les résolutions de l'Assemblée Générale. Rappelons seulement l'élection de trois nouveaux administrateurs – M^{me} M.-G. GUÉRARD, MM. J.-C. PETIT et M. STAVROU – et l'approbation à l'unanimité des rapports.

CONSEIL SCIENTIFIQUE ET RÉUNIONS DE MAISON

Préparé par les deux réunions de printemps et d'automne de la Commission ad hoc, le Conseil Scientifique a tenu ses assises le 27 janvier. Vingt-six collaborateurs, membres de l'équipe ou externes, étaient présents, sept avaient demandé de les excuser. Rappelons le nom des conseillers de l'extérieur et leur implantation scientifique : J. BERLIOZ (CNRS, Lyon), M.-O. BOULNOIS (Nantes), G. DORIVAL (Aix-en-Provence), A. DUBREUCQ (Lyon 3), B. GAIN (Grenoble), J.-C. FREDOUILLE (Paris),

É JUNOD (Lausanne), P. MATTEI (Lyon), O. MUNNICH (Paris), F. RICHARD (Nancy), J.-M. SALAMITO (Paris), V. ZARINI (Paris). Quatre conseillers de la première heure venaient de se démettre, M. ALEXANDRE (Paris), S. DELÉANI (Nanterre), L. HOLTZ (CNRS, Paris), P. SINISCALCO (Rome). Deux nouveaux avaient été élus : B. POUDERON (Tours), M. FÉDOU, s. j. (Paris). D'autres personnalités utiles seront encore à coopter. Il est indéniable que cette diversité géographique fédérée dans le service de la cause patristique permet un échange d'informations de première valeur. Cet échange figure du reste traditionnellement en tête de l'ordre du jour. Il a bien entendu été parlé des manifestations du 500^e volume. Mais les plats de résistance sont, d'une part, les avis de la Commission sur les propositions de travaux présentées aux Sources, d'autre part les rapports d'expertise.

Ont ainsi reçu un avis favorable, chez les Grecs, ATHANASE D'ALEXANDRIE, *Synodale d'Ancyre, Lettre de Georges de Laodicée, De synodis* ; THÉODORE DE MOPSUESTE, *Homélies catéchétiques* ; JEAN CHRYSOSTOME, *Deux homélies pascales* ; ANASTASE LE SINAÏTE, *Questions et réponses*. En latin, voici HILAIRE DE POITIERS, *Contre Auxence, Lettre à Constance* ; JÉRÔME, *Contre Jovinien*, en ajoutant le feu vert pour les *Œuvres complètes* d'EUCHER DE LYON, si souhaitables en cette ville, et dont les divers écrits sont déjà bien avancés vers l'édition. Parmi les médiévaux, la voie est ouverte à CHRODEGANG, *Regula canonicorum* ; GUILLAUME DE SAINT-THIERRY, *Le Sacrement de l'autel*. La palette est large et, même si les volumes ainsi autorisés demandent de cinq à six ans, ou plus, pour être menés à terme, on le constate, ce n'est pas la pénurie qui guette.

Avec les expertises à demander à tel ou tel ou à avaliser, nous nous rapprochons de la publication. Nous aurons donc sous peu à notre disposition le *De pallio* de TERTULLIEN, l'*Apologie* de JUSTIN, les *Institutions divines* VI de LACTANCE, la *Supplique aux empereurs* de FAUSTIN et MARCELLIN, le *Commentaire sur les Psaumes* d'HILAIRE DE POITIERS, le *Commentaire* [anonyme] *de la paraphrase chrétienne du Manuel d'Épictète*, l'*Anaphore syriaque* de DENYS L'ARÉOPAGITE, les *Homélies* de JEAN DE BOLNISI, un Géorgien.

Pour ce qui est des réunions de maison – trois de décembre à mai –, les suivre nous entraînerait trop loin dans le détail des décisions pratiques touchant la vie de l'Institut et le suivi de la Collection. C'est là que s'organisent les séminaires et, tout particulièrement, le stage d'ecdotique. Bien des points concernant les manifestations du 500^e volume y ont été mis au clair, comme aussi ce qui relève de l'informatisation de plus en plus poussée de nos travaux d'édition, mais encore des relations avec la Maison de l'Orient et de Méditerranée-Jean Pouilloux, qui est notre organisme de

tutelle, et avec notre éditeur. Bref, il y a là un rouage qui montre toujours davantage son efficacité sous la direction avisée de J.-N. GUINOT et grâce aux comptes rendus diffusés par son assistante, D. TINEL. Il faut ici signaler que, pour faire face au surcroît notable de travail dû aux manifestations du 500^e volume, un adjoint au secrétariat, M. GLAYMANN, est entré dans l'équipe pour six mois.

LE CARNET

Pour les derniers mois bien des événements sont à inscrire en ce carnet, tant dans le registre joyeux qu'au long de l'étroit ruisseau qui nous sépare de l'éternité.

Nous nous réjouissons de la promotion, le 1^{er} janvier dernier, du Frère A. GOUZES au grade de chevalier de la Légion d'honneur – des liens ont été récemment établis entre les Sources Chrétiennes et le Centre international des rencontres culturelles et musicales de Sylvanès, dont il est le fondateur (voir *Bulletin* n° 92, p. 34 s. et 39). De même, pour M. Paul BADY, père de notre collaborateur Guillaume, le 19 avril 2006. Le 28 février, à la basilique Notre-Dame-de-Fourvière, le cardinal BARBARIN remettait à M. André LÉPINE, notre commissaire aux comptes, les insignes de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand.

Très touchés de recevoir le faire-part pour le mariage du petit-fils de notre ancien administrateur, M. Gabriel PÉROUSE, le 24 juin dernier, nous remercions vivement son épouse de s'être souvenue de cet engagement qui remonte à près de vingt ans. Mais, tout près de nous, comment, en ce carnet, ne pas faire une large part, chez notre président, Jean-Dominique DURAND, et son épouse, au mariage de leur fils, Pascal, avec Christine le 5 août ? Nous souhaitons aux jeunes mariés toute la force heureuse du sacrement dont ils ont besoin. Au rayon joyeux des naissances, voici, en octobre dernier, Alice VIDAL, petite-fille d'Andrée et Jean FIGUET, notre collaborateur chargé de l'annotation biblique des *Œuvres* de saint BERNARD. Et ce sont deux jolis dessins, l'un de Mathilde, l'autre de Clément, qui, accompagnés d'une photographie conquérante, ont fait part à l'équipe de la naissance de Violaine MELLERIN, fille de Laurence et de Pierrick, que, entre autres, les utilisateurs de notre site ne peuvent pas ne pas connaître. Un bonheur advenu le 31 juillet, fête de saint Ignace de Loyola.

Pour ce qui est des deuils, nous exprimons d'abord toute notre amitié à notre trésorier, Michel PITIOT. Le P. BERTRAND nous représentait aux obsèques de son père, Robert PITIOT, grande figure lyonnaise, décédé le 17 juin.

Deux évêques de nos amis ont rejoint la maison du Père au cours des

derniers mois : le 10 mars, M^{gr} Jean HERMIL, du diocèse d'Autun, chargé de l'Église qui est à Viviers et en Ardèche de 1965 à 1992 ; très attaché à la Collection et à notre Association, il ne manquait pas de nous encourager personnellement en chacun des ses courriers, fussent-ils administratifs ; le 4 juillet, M^{gr} Henri DEROUET, évêque de Sées, puis, de 1985 à 1998, d'Arras ; il fut président de *Pax Christi* France une fois venue l'heure de la retraite. Le décès d'une ancienne Supérieure générale, Sœur Gabrielle LE ROUX, de la Congrégation de l'Immaculée de Saint-Méen, nous a été annoncé par une communauté amie (22 avril 2006).

Le monde de la patristique a été endeuillé récemment par des disparitions remarquables. C'est ainsi que nous nous sommes associés aux regrets pleins de gratitude qui ont accompagné celles de Jean IRIGOIN, le 28 janvier, et d'André MANDOUZE, le 5 juin ; ils furent, chacun à leur manière, des savants chrétiens engagés. Le premier, professeur honoraire au Collège de France, fut un maître de la paléographie grecque et de la tradition manuscrite au Moyen Âge. Quant à la carrière du second, dans et hors les brancards, elle ne peut se résumer, même si la presse a tenté de le faire. Les Sources Chrétiennes ne leur étaient pas inconnues !

De Rome nous vient la nouvelle inattendue du décès, le 15 août, de M^{me} Elena CAVALCANTI, de l'Université Roma Tre. Elle coordonnait les travaux d'approche pour notre édition des *Homélies sur les Psaumes* de BASILE DE CÉSARÉE.

M. l'Abbé Maurice TESTARD, de l'Oratoire, nous a quittés, lui qui édita en parallèle, aux Belles Lettres, *Les Devoirs* de CICÉRON (1965 et 1970, 2 t.) et d'AMBROISE (1984 et 1992, 2 t.). Ce fin lettré, professeur à l'Université Catholique de Louvain, zéléteur de l'Association Guillaume-Budé, suivait nos travaux comme ami des Sources Chrétiennes. Revenu à Paris, puis à Saint-Brieuc, il y a achevé son existence terrestre, le 28 janvier dernier. Décédé ce même mois, un autre fidèle ami, Paul FORCE, n'a pas eu le temps d'achever l'*Adversus Helvidium* de JÉRÔME dont il préparait l'édition depuis des décennies.

Nous leur joignons bien volontiers le souvenir du Frère Irénée-Henri DALMAIS, dominicain, figure légendaire de toutes les rencontres et de tous les colloques, voyageur infatigable au service de la culture patristique et de l'œcuménisme en Orient comme en Occident. Mort le 21 juin à l'âge de 92 ans, il laisse une œuvre appréciable particulièrement en ce qui concerne les liturgies orientales. Il ne manquait jamais de passer dans nos bureaux lors de son séjour annuel en Dauphiné dans sa famille : c'était l'occasion de tout apprendre de sa bouche sur ce qui nous intéresse en nos domaines.

Marguerite ROUGÉ, passée vers le Seigneur le 9 mars, a laissé l'imposante bibliothèque de son époux, directeur de l'équipe à la suite du

P. MONDÉSERT, aux Sources Chrétiennes, à charge pour celles-ci de répartir les volumes entre les Facultés Catholiques, la Bibliothèque universitaire et elle-même. Nous avons pu participer à ses obsèques.

Madame Jean POUILLOUX, dont les membres de Sources Chrétiennes gardent un bien amical souvenir, nous a quittés dans une très grande discrétion, le 23 mai. Jean-Noël et Marie GUINOT étaient présents à la cérémonie des funérailles.

Arrêtons-nous un peu plus longuement sur trois figures d'amis qui sont aussi des auteurs de nos Collections.

Le P. Isaac KÉCHICHIAN a rejoint les saints et bienheureux de sa chère Arménie il y a un an, le 24 août 2005. Il fut jusqu'au bout un soutien spirituel pour son peuple, faisant presque chaque année de longs séjours à Etchmiadzine et à Erivan, où il était un chercheur assidu au Matédanaran, fondant aussi à Beyrouth le collège Saint-Grégoire-l'Illuminateur au profit des étudiants de là-bas. Nous ne pouvons oublier son souci constant de faire connaître les richesses patristiques de sa tradition. Un de ses projets pour la collection était, dans les années quatre-vingt-dix, la traduction de la *Divine Liturgie* de NERSÈS DE LAMBRON, un prélat du XII^e siècle. C'est finalement la collection *Recherches* de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth qui a publié le volume. Mais nous lui devons aux *Sources Chrétiennes* le n° 203, *Jésus, Fils unique du Père* du patriarche NERSÈS ŠNORHALI, lui aussi du XII^e siècle, mais surtout le grand classique de la littérature arménienne, GRÉGOIRE DE NAREK, *Le Livre de prières*, sorti en 1960 (n° 78), et réimprimé à la grande joie du Père en 2000 pour le jubilé du 1700^e anniversaire de l'évangélisation de l'Arménie.

« A présent, c'est vers toi, ô seule Providence – lisons-nous dans la 93^e prière – / Cause excellente de toutes les créatures, / que j'élève mes mains en étendant mes bras, / avec l'aide de mes reins, / avec le gémissement de mon cœur, / avec le cri de ma langue et des lèvres, / Écoute en ta miséricorde, ô Seigneur... ».

Grâce à ce volume, porté par la fondation Gulbenkian, les Sources Chrétiennes sont connues de l'Arménie planétaire.

Le 9 mars avaient lieu à la paroisse Saint-Léon de Paris les funérailles de Pierre CANIVET, décédé le 3, à qui nous devons l'édition en deux tomes – SC 57/1 et 2 – du grand ouvrage apologétique de THÉODORE DE CYR, la *Thérapeutique des maladies helléniques*, mais aussi, de ce même Père, l'*Histoire des moines de Syrie* – 2 tomes, SC 234 et, 257. Passé par la Compagnie de Jésus, docteur ès lettres, professeur de grec au Canada puis à Nanterre, devenu archéologue au Proche-Orient grâce à son épouse, qui a plus que contribué à la découverte de l'inscription de Ponce Pilate dans le théâtre de Césarée, P. CANIVET animait depuis une dizaine d'années

un séminaire en vue de l'édition de l'*Histoire ecclésiastique* de son auteur, THÉODORET. Le tome 1 est sorti sous le numéro 501 juste à temps pour que le maître d'œuvre qui y avait courageusement travaillé jusqu'au bout fût averti de la prochaine parution. Reconnaisant à cet auteur ami pour sa patiente et fructueuse contribution à nos travaux, nous le sommes encore davantage en recevant, comme un amical témoignage, les volumes dont il a voulu enrichir notre bibliothèque.

Évoquer ici Roger ARNALDEZ, rappelé à Dieu dans sa 94^e année le 7 avril, c'est rouvrir la belle aventure où il s'est engagé avec le P. MONDÉSERT et J. POUILLOUX en 1961 : éditer et traduire pour la première fois en France les *Œuvres complètes* de PHILON D'ALEXANDRIE. Les trente-huit volumes de cette seconde collection relevant des *Sources Chrétiennes* (le volume 34 comporte 3 tomes) ont été planifiés et suivis par la triade, mais, de plus, chacun en celle-ci a pris sa part propre dans la mise au jour des œuvres : sept œuvres pour le P. MONDÉSERT, six pour R. ARNALDEZ, quatre pour J. POUILLOUX. Pour sa part, donc, celui dont nous rappelons le souvenir s'est chargé du lot suivant : *De posteritate Caini*, *De mutatione nominum*, *De vita Mosis* (en collaboration), *De opificio mundi*, *De virtutibus* (en collaboration), *De aeternitate mundi* (en collaboration). Un colloque du CNRS, *Philon d'Alexandrie*, fut de plus tenu à Lyon en 1966. Tel fut l'engagement majeur de R. ARNALDEZ à notre œuvre commune. Il est considérable et mérite une fidèle et chaleureuse reconnaissance. Mais nous ne pouvons oublier la part immense prise par lui dans les recherches islamologiques. Philosophe très au fait de la théologie, notamment par ses amis dominicains, rompu à l'arabe littéraire, il fut, selon le jugement d'un journaliste – sa disparition n'est pas resté inaperçue de la presse –, un « homme de dialogue, pénétrant analyste de la pensée musulmane ». Nous avons tellement besoin de ce genre d'hommes. Académicien des Sciences morales et politiques, il a été accompagné dans sa Pâque par une cérémonie religieuse qui a eu lieu le 14 avril au couvent Saint-Jacques de ses amis et maîtres dominicains.

PUBLICATIONS

Plus aucun des lecteurs de notre *Bulletin* ne peut maintenant l'ignorer : la collection « Sources Chrétiennes » fête, cette année, depuis la fin mars et jusqu'en décembre prochain, la publication de son 500^e volume, le traité sur *L'unité de l'Église* de CYPRIEN DE CARTHAGE ! C'est un événement et il fallait en souligner l'importance. Plusieurs articles dans la presse, plusieurs

manifestations, à Paris, fin mars et début avril, puis à Lyon, fin mai et début juin, ont accompagné la sortie du livre. D'autres manifestations sont programmées pour l'automne à Lyon et à Paris, avant les célébrations romaines de décembre qui concluront par un colloque cette étape marquante dans la vie de « Sources Chrétiennes ». Mais déjà l'élan est pris vers une autre centaine, car cinq cents volumes sont loin d'épuiser la richesse du patrimoine que nous ont légué les Pères de l'Église !

Depuis le début de l'année civile, outre le numéro 500, quatre titres nouveaux sont venus s'ajouter au catalogue de nos publications : BERNARD DE CLAIRVAUX, *Sermons divers* 1-22 (SC 496, 431 pages), FACUNDUS D'HERMIANE, *Défense des Trois Chapitres*, livres XI-XII (SC 499, 357 pages), THÉODORET DE CYR, *Histoire ecclésiastique*, livres I-II (SC 501, 530 pages), ÉPHREM DE NISIBE, *Hymnes pascales* (SC 502, 334 pages). À noter, dans cette production, le rôle important tenu par notre service de PAO, puisque trois de ces cinq volumes ont été entièrement composés et mis en page par M^{mes} Monique Furbacco et Laurence Mellerin (SC 496, 500 et 502). Dans le même temps, la réimpression de trois ouvrages a été effectuée : SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEEN, *Catéchèses*, tome I (SC 96, 473 pages), l'*Évangile de Pierre* (SC 201, 245 pages), ORIGÈNE, *Philocalie* 21-27 (SC 226, 350 pages). Chacune de ces réimpressions, dont la préparation relève aussi du service de PAO, comporte habituellement une liste d'additions et de corrections. Il convient de le souligner pour bien distinguer ces réimpressions des retirages opérés à l'identique – 80 titres environ – que notre éditeur, les Éditions du Cerf, en plein accord avec nous, a tenu à effectuer, en ce début d'année, de manière à offrir aux lecteurs de « Sources Chrétiennes », à l'occasion de la parution du 500^e numéro, une Collection complète. Nous ne pouvons que nous réjouir d'une telle initiative.

1. La présentation faite, dans ce même *Bulletin*, du traité de CYPRIEN DE CARTHAGE, *L'unité de l'Église* (SC 500, 334 pages), par l'un des auteurs de la publication, Paul Mattei (voir p. 45), dispense d'en parler ici longuement. D'autant que, tous les lecteurs du *Bulletin* ont déjà pu lire la belle préface qu'a accepté de rédiger, pour la circonstance, Mgr Claude Dagens, évêque d'Angoulême. Sa méditation sur l'Église et sur le mystère du Christ, origine et fondement de la véritable unité, et ses réflexions sur le ministère de l'évêque, hier au III^e siècle, comme aujourd'hui dans un contexte socio-historique nécessairement différent, ouvrent comme un accès de l'intérieur au traité de Cyprien. Cela ne dispense pas, bien entendu, d'emprunter ensuite le large porche qu'offre l'introduction de Paolo Siniscalco, professeur émérite de l'Université La Sapienza (Rome), pour accéder au texte lui-même, traduit par Michel Poirier, professeur honoraire

au lycée Henri IV (Paris) et annoté par Paul Mattei, professeur à l'Université Lumière Lyon 2 et membre de l'équipe « Sources Chrétiennes ». Ce dernier a également assuré la révision du texte latin et la rédaction de son appareil critique. Ce travail, accompli en collaboration entre universitaires français et étranger, témoigne du caractère international de la Collection et reflète aussi une pratique aujourd'hui habituelle pour l'édition, dans « Sources Chrétiennes », d'un texte patristique, la constitution d'une équipe de spécialistes d'un auteur ou d'une période donnés. Il s'inscrit en outre dans un projet plus ample, celui de l'édition des œuvres complètes de Cyprien de Carthage dans la Collection.

Son traité sur *L'unité de l'Église* est un texte de circonstance, lié à la situation de l'Église d'Afrique au lendemain de la persécution de Dèce et des divisions qui étaient apparues au sein des communautés chrétiennes, quand il s'agit de réconcilier « ceux qui avaient failli » en sacrifiant aux idoles. L'ambition de Cyprien n'est donc pas d'écrire un traité complet d'ecclésiologie : sa vision est d'abord celle d'un évêque, confronté à l'existence de schismes dans l'Église qui lui est confiée et cherchant à conduire fidèles et dissidents à l'unique source de la vérité, le Christ souffrant et ressuscité. C'est lui que chaque chrétien est invité à revêtir. D'où l'image de la tunique du Christ, largement développée par Cyprien pour signifier cette unité, qui demeure un mystère et une grâce :

Ce mystère de l'unité, ce lien d'une concorde à la cohésion infrangible, se trouve manifesté lorsque dans l'Évangile la tunique du Seigneur Jésus-Christ n'est pas le moins du monde partagée ni déchirée, mais qu'un tirage au sort de son vêtement décide qui doit de préférence revêtir le Christ. [...] Il ne peut être en possession de l'habit du Christ celui qui déchire et partage l'Église du Christ. [...] Indivise en un seul morceau et d'une seule venue, <la tunique du Christ> manifeste la concorde qui tient uni le peuple que nous formons, nous qui avons revêtu le Christ ; par le mystère et le signe de son vêtement il a mis en lumière l'unité de l'Église (§ 7, p. 193-195).

Cette méditation profondément christologique sur l'unité de l'Église, mystère d'amour douloureusement vécu à l'exemple de l'amour du Christ pour les hommes, est aussi à l'origine de l'image récurrente dans le traité de « l'Église Mère » (*Ecclesia Mater*) : elle traduit à la fois la souffrance du pasteur devant les divisions et le primat de la charité dans la recherche de l'unité. C'est cette conviction qui fait écrire à Cyprien, en des formules souvent vigoureuses, qu'« on ne peut plus avoir Dieu pour père si l'on n'a pas l'Église pour mère » (§ 6, p. 189) ou encore que le martyr subi lors de la persécution ne saurait aucunement effacer la faute de celui qui se rend coupable de la désunion, au point qu'« on ne peut être un martyr si l'on n'est pas dans l'Église » ni « se prétendre martyr si on n'a pas gardé la charité qui unit les frères » (§ 14, p. 215). On retrouve ici l'image de la

tunique : « L'unité ne peut être déchirée » et « tout ce qui sera séparé du sein maternel ne pourra vivre et respirer à part : il perd l'aliment de son salut » (§ 23, p. 241). L'importance d'une telle thématique a commandé le choix, pour la jaquette du volume, de la reproduction de la mosaïque de Tabarka (v^e s.), conservée au musée du Bardo de Tunis, représentant schématiquement une église et portant l'inscription *Ecclesia Mater*.

2. Dans un tout autre contexte, c'est pourtant encore d'unité de l'Église qu'il est question avec le traité apologétique, adressé par Facundus d'Hermiane à l'empereur Justinien pour défendre la mémoire de Théodore de Mopsueste et les décisions du concile de Chalcédoine (451), la *Défense des Trois Chapitres*, dont la publication s'achève avec l'édition des livres XI et XII et ce quatrième volume (SC 499). En complément à l'édition de ce traité, traduit et annoté par Mme Anne Fraïsse-Bétoulières, maître de conférences à l'Université Paul-Valéry de Montpellier, il a paru utile de faire figurer deux autres écrits plus brefs, relatifs au même sujet, le *Contre Mocianus* du même Facundus et l'*Épître de la foi catholique pour la défense des Trois Chapitres*, bien que Facundus n'en soit pas l'auteur. Le lecteur disposera ainsi d'un dossier complet sur cette querelle. Le P. Aimé Solignac de l'Institut des Sources Chrétiennes, qui a suivi de bout en bout, depuis 2002, la publication du traité de Facundus, en apportant sa collaboration à Mme Fraïsse, a personnellement assuré la présentation et la traduction de ces deux textes.

Conformément à la méthode d'argumentation mise en œuvre dans les livres précédents, Facundus rassemble encore au livre XI tout un florilège de citations patristiques pour montrer que les hérétiques eutychiens et les adversaires du concile de Chalcédoine ne manqueraient pas d'en suspecter l'orthodoxie ou d'y voir en germe la doctrine de Nestorius, si ces textes avaient été écrits par Théodore de Mopsueste. Or, si en traitant de l'unité de la personne du Christ et de la dualité de sa nature, ces Pères, dont personne n'a jamais mis en doute l'orthodoxie, expriment des opinions semblables à celles de Théodore, et le font en des formules comparables aux siennes ou parfois même plus hardies, comment peuvent-ils condamner les idées de Théodore sans mettre en cause « la doctrine de beaucoup de Pères qu'ils nous disent eux-mêmes honorer comme nous » ? Au-delà de l'intérêt de la démonstration de Facundus pour le débat christologique de son temps et de la valeur de son témoignage sur la réception du concile de Chalcédoine, le grand intérêt de l'œuvre, nous l'avons déjà noté en rendant compte des livres précédents, tient au fait que Facundus a eu directement accès à des ouvrages que nous connaissons parfois uniquement, et grâce à lui, sous la forme de fragments.

Au livre XII, qui sert de conclusion au traité, l'auteur reprend une fois

encore l'argument qu'il a développé de plusieurs manières tout au long de son ouvrage : on ne saurait en aucun cas tenir Théodore de Mopsueste pour hérétique, sous prétexte que certaines de ses formules christologiques paraissent désormais insatisfaisantes sans condamner du même coup d'autres Pères tenus pour des piliers de l'orthodoxie, ni condamner Ibas d'Édesse, reconnu orthodoxe par le concile de Chalcédoine, sans condamner le concile lui-même. Cela conduit Facundus à développer une intéressante réflexion sur l'hérésie, bien qu'il se défende de « chercher à définir ce qui fait un hérétique ». Dans l'Église, considérée par lui comme « une sorte d'école du Christ », où chaque « disciple » se laisse instruire et peut progresser dans la connaissance, l'ignorance ne fait pas de l'ignorant un hérétique. Une fois de plus Facundus réaffirme ce qui constitue le fondement de sa défense de l'orthodoxie de tous les Pères morts dans la paix de l'Église et résume toute son argumentation : « Nous déclarons que nous ne pouvons dignement considérer aucun d'eux comme hérétique, même s'il se trouve que certains ont eu des ignorances sur des questions de ce genre » (XII, 1, 1).

Une autre réflexion, à l'adresse sans aucun doute de Justinien, concerne le rôle des empereurs dans les affaires de l'Église. Facundus est clair : l'empereur doit se soumettre aux décrets des évêques, qu'il peut légitimement appuyer de son autorité, « en vrai fils de l'Église », mais il ne saurait s'arroger le rôle des évêques et s'immiscer de façon illégitime dans les questions de foi. Aux bons empereurs qu'ont été de ce point de vue Marcien et Léon, Facundus oppose Zénon, qui a cru pouvoir réconcilier les monophysites et leurs adversaires chalcédoniens, en proclamant de sa propre initiative et sans consulter les évêques, un édit d'union, l'*Hénotique*, qui n'a eu d'autre effet que de multiplier les divisions. D'une certaine manière, Facundus plaide déjà pour une séparation des pouvoirs ou du moins des juridictions : « Puisque les affaires du palais n'ont pas été transférées à l'Église, pourquoi Zénon transférerait-il l'affaire de l'Église au palais ? » (XII, 4, 12). L'unité de l'Église ne saurait donc être imposée de l'extérieur.

Au lendemain de la rédaction de ce long traité, Facundus, malade et contraint de se cacher, poursuit néanmoins le même combat avec un écrit dirigé contre un certain Mocianus. Cet agent du pouvoir impérial, muni de pleins pouvoirs, s'était vu confier la mission de gagner les évêques d'Afrique à la condamnation des Trois Chapitres. Concrètement il s'agissait de leur imposer la communion avec le nouvel évêque de Carthage, Primosus, successeur de l'évêque légitime, Reparatus, déposé et exilé par l'empereur Justinien en 552. Dans le *Contre Mocianus*, rédigé vers 553, Facundus s'applique à réfuter les arguments utilisés par ce personnage,

présenté comme versatile – ne fut-il pas un temps arien, et n'a-t-il pas approuvé la condamnation de Théodore de Mopsueste, avant de reconnaître que sa doctrine, tout comme la lettre d'Ibas d'Édesse et les écrits de Théodoret de Cyr, ont été condamnés en fait par les adversaires du concile de Chalcédoine ? –, pour faire admettre que « la communion avec les adversaires de l'Église doit être tolérée ». C'est à tort et de manière abusive que Mocianus établit un parallèle entre la conduite d'Augustin à l'égard des donatistes et l'affaire présente, sous prétexte de rétablir l'unité de l'Église ; les arguments qu'il tire, à l'opposé, de l'attitude d'Hilaire de Poitiers à l'égard des adversaires du concile de Nicée ou de celle de Cyprien de Carthage concernant la réitération du baptême pour les hérétiques n'ont pas plus de pertinence. L'unité ne saurait se faire de la sorte. Si Facundus refuse la communion avec ses adversaires, ce n'est pas en raison de la condamnation de Théodore, tout injuste qu'elle soit, ou de celle de la lettre d'Ibas et des écrits de Théodoret, mais parce que ces condamnations entraînent celle des décisions du concile de Chalcédoine.

Cela l'amène à revenir sur la condamnation des Trois Chapitres, lors du débat de Constantinople de l'été 547, auquel il a personnellement participé. Dans ce véritable procès, dont le pape Vigile était le juge, il a vainement tenté d'obtenir un examen des textes mis en cause par la partie adverse. Mais la lâcheté, la ruse et la vénalité de l'évêque de Rome ont obtenu la condamnation souhaitée par les adversaires du concile. Le pape aura beau dire ensuite avoir agi contre son gré et par ignorance, Facundus apporte la preuve qu'il n'en est rien. Ses tentatives pour se disculper après coup fournissent malgré tout, selon Facundus, un argument supplémentaire de refuser « la communion avec les prévaricateurs » et de s'opposer aux manœuvres de Mocianus pour l'obtenir des évêques africains en invoquant l'exemple d'Augustin.

L'Épître de la foi catholique, placée en annexe dans ce volume, a souvent été mise sous le nom de Facundus ; le P. Solignac montre que c'est à tort. Il s'agit d'un écrit plus tardif, rédigé vers 571 par un auteur qui a lu Facundus, mais qui développe une argumentation bien différente de la sienne, avec un tout autre style et à d'autres fins. On a affaire à un pamphlet vigoureux dirigé contre ceux qui ont accepté la condamnation des Trois Chapitres.

3. Comme l'*Histoire ecclésiastique* de SOCRATE, dont la publication s'achèvera à l'automne prochain, et celle de SOZOMÈNE, dont les trois derniers livres paraîtront début 2007, l'*Histoire ecclésiastique* de THÉODORET DE CYR couvre la même période chronologique, celle qui s'étend du règne de l'empereur Constantin à celui de Théodose II. Il ne faudrait pas croire pour autant, quoiqu'on cite d'ordinaire ces trois auteurs à la suite et qu'ils représentent tous les trois le point de vue orthodoxe, qu'on a affaire à une

même « histoire », trois fois répétée. Au-delà d'évidents parallèles, chacune de ces histoires relève, en effet, d'une construction qui lui est propre, chaque auteur mettant en œuvre la méthode qui sert le mieux son dessein. Celui de Théodoret est essentiellement apologétique, tout entier tourné vers la défense de l'orthodoxie et de la foi de Nicée, ce qui ne fait qu'un pour lui avec la défense de l'orthodoxie de l'Église d'Antioche. Voilà pourquoi cette histoire, comme celle d'Eusèbe de Césarée, dont Théodoret est à cet égard un fidèle continuateur, vise non seulement à conserver « la mémoire des événements qui sont advenus dans les Églises », mais plus encore peut-être à être « édifiante », en proposant à l'admiration du lecteur, les icônes de l'orthodoxie que sont, par exemple, Eustathe d'Antioche, Diodore et surtout Mélèce. Un des grands intérêts de l'*Histoire* de Théodoret, et c'est là un autre point commun avec Eusèbe, est qu'il cite de très nombreux documents, lettres et textes synodaux, précieux pour l'historien des doctrines. Comme chez Eusèbe encore, l'histoire politique et événementielle ne sert chez lui que de toile de fond commode pour encadrer le récit : Théodoret n'éprouve pas le besoin, comme Socrate, de fournir des datations précises. Dans une histoire que conduit la Providence, la « piété » des empereurs, c'est-à-dire leur orthodoxie, importe plus que leur action : c'est elle qui fait ou non les « bons » empereurs. Comme Facundus, Théodoret a donc des vues intéressantes sur la relation qui doit exister entre le pouvoir et l'Église : loin d'avoir à s'immiscer dans les affaires religieuses, l'empereur doit se soumettre aux décisions prises par les évêques à qui il appartient de définir la foi orthodoxe ; il lui revient seulement de les faire appliquer.

Dans l'introduction rédigée par Annick Martin, professeur émérite de l'Université de Rennes, le lecteur trouvera tous les renseignements utiles sur Théodoret et sur son projet historiographique. Signalons encore deux points importants. Le premier concerne la datation de l'ouvrage : selon A. Martin, sa rédaction, qui pourrait avoir été entreprise vers 444, serait achevée avant 448, date de l'assignation à résidence de Théodoret ; après cette date, en effet, l'évêque de Cyr n'avait plus la possibilité de se rendre à Antioche pour y consulter les archives épiscopales, indispensables à son travail d'historien. Si l'on retient cette datation haute, il faut donc en tirer une conséquence : l'*Histoire ecclésiastique* de Théodoret est antérieure à celle de Sozomène, achevée en 450.

La traduction est celle de Pierre Canivet, professeur émérite de l'Université Paris X-Nanterre, et spécialiste de Théodoret, dont il a publié dans la collection « Sources Chrétiennes » plusieurs traités, la *Thérapeutique des maladies helléniques* (SC 57.1 et 57.2), objet de sa thèse de doctorat (*Histoire d'une entreprise exégétique au V^e siècle*, Paris 1957), et l'*Histoire des moines*

de Syrie (SC 234 et 257). Sa mort est survenue au moment où l'ouvrage sortait des presses de l'imprimeur, mais P. Canivet aura eu la joie d'en voir les dernières épreuves. Sa traduction a été revue et annotée par quatre universitaires, un philologue, Jean Bouffartigue (Paris X-Nanterre) et trois historiennes, Annick Martin (Rennes), Luce Pietri (Paris IV Sorbonne) et Françoise Thelamon (Rouen), qui ont travaillé en collaboration étroite entre eux et avec P. Canivet. Outre l'introduction générale, on trouvera dans ce volume (SC 501) les deux premiers livres de cette *Histoire ecclésiastique* qui en contient cinq en tout. Le livre I commence avec les débuts de l'hérésie arienne, alors que Constantin est désormais seul empereur (324), et s'achève avec l'exil d'Athanase et la mort de Constantin. Le livre II couvre le règne de « l'impie » Constance et s'achève avec sa mort en 361. Plusieurs tableaux en annexe offrent une chronologie des événements cités dans les livres I et II ; on appréciera tout autant ceux qui figurent dans l'Introduction et mettent clairement en évidence le caractère apologétique et antiochien de l'*Histoire ecclésiastique* de Théodoret. Enfin, deux cartes, réalisées par un membre de l'Institut, Blandine Sauvlet, permettent de situer aisément les lieux cités dans ces deux livres. Les livres suivants devraient paraître sans tarder. Ainsi disposerons-nous bientôt, dans la Collection, de l'œuvre des trois historiens « orthodoxes » du v^e siècle. Il sera intéressant de confronter leur présentation des faits à celle de Philostorge, le représentant d'un arianisme extrême : son *Histoire ecclésiastique*, elle aussi, en préparation pour « Sources Chrétiennes » vient du reste de faire l'objet d'un colloque à Strasbourg, auquel a participé notre ami Guy Sabbah, éditeur de Sozomène.

4. Peu à peu s'étoffe dans la Collection le corpus des *Hymnes* d'ÉPHREM DE NISIBE. La publication entreprise en 1968, avec les *Hymnes sur le Paradis* (SC 137), dont la traduction était due aux pères François Graffin et René Lavenant, vient de trouver un rythme plus soutenu grâce au Frère François Cassingena-Trévedy, moine de l'Abbaye Saint-Martin de Ligugé. Après nous avoir procuré, en 2001, avec la collaboration de F. Graffin, les *Hymnes sur la Nativité* (SC 459), il nous donne maintenant la traduction, à partir du texte syriaque, des *Hymnes pascales* (SC 502). L'introduction, brève mais dense, tente d'abord d'expliquer comment, à partir de recueils liturgiques distincts par leur thématique et leur schéma métrique, s'est constituée la collection des trente-cinq hymnes présentées dans ce volume. Des trois recueils réunis sous le nom d'*Hymnes pascales* – leurs titres, *Sur les Azymes*, *Sur la Crucifixion* et *Sur la Résurrection*, ne remontent probablement pas à Éphrem lui-même –, plusieurs indices invitent à situer la composition entre 338 et 363, date à laquelle l'hymnographe quitte Nisibe pour Édesse où il passa les dernières années de sa vie.

Destinées à l'usage liturgique, ces hymnes paraissent témoigner d'un « caractère archaïque » de la célébration de la Pâque. Tout se passe comme si les chrétiens de Syrie et de Mésopotamie avaient du mal à renoncer à l'usage d'une Pâque quartodécimane, hérité des origines judéo-chrétiennes de la fête, malgré la « réforme » opérée par le concile de Nicée (325) avec la volonté de dissocier la Pâque chrétienne de la Pâque juive et de mettre l'accent sur la Résurrection. Intériorisation des lectures scripturaires dont elles sont nourries et auxquelles elles font écho, ces hymnes s'offrent à la fois comme une méditation du mystère pascal et une catéchèse. A partir notamment du livre de l'*Exode*, on y trouve développée poétiquement une riche typologie relative à l'immolation et à la manducation de l'Agneau, ouvrant sur une théologie eucharistique et sacrificielle, tandis que le passage de la Mer Rouge, curieusement peu lié à la théologie baptismale, est plutôt traité, note F. Cassingena, comme une forme de « haggadah ». Ce trait de sémitisme peut paraître paradoxal, au premier regard, si l'on considère par ailleurs l'antijudaïsme récurrent de ces hymnes, où les juifs portent l'entière responsabilité de la Passion, où la caducité de leur culte est fortement affirmée, où la Pâque chrétienne est à dessein présentée comme l'antithèse de la Pâque juive. Le lecteur d'aujourd'hui peut être légitimement gêné par cet antijudaïsme ; comme celui d'un Jean Chrysostome à la même époque, il est à replacer dans un contexte socio-historique et religieux particulier : en réalité, ce discours s'adresse moins aux nombreux juifs de Nisibe qu'aux chrétiens « judaïsants » séduits par leurs pratiques religieuses. On ne devrait donc pas se priver pour cette raison de goûter la beauté de ces hymnes et renoncer à entrer à la suite du poète dans le cycle de la Passion, dans ce drame conjugal qui se joue entre l'Époux divin et la « Fille de Sion », l'Israël contemporain de Jésus, mais au-delà, pour nous, l'humanité tout entière. Comme le souligne F. Cassingena, le mystère pascal, tel que le présente Éphrem, en personnifiant les principaux acteurs du drame – Pharaon, l'Égypte, la Mort, les Enfers – devient « représentation » et s'apparente aux « Mystères » du Moyen Âge. Le cycle des hymnes sur la Résurrection se caractérise, quant à lui, par la fraîcheur d'un lyrisme printanier. Le mois pascal de *Nisan* (Avril) y devient le héros de la fête, au point que la Résurrection se confond d'une certaine manière avec « le sacre du printemps ». L'emprunt de ce lieu commun à la poésie profane pour célébrer le dimanche de Pâques, au détriment en quelque sorte de la Résurrection elle-même, est interprété par F. Cassingena comme un autre indice de la permanence d'une mentalité quartodécimane dans l'hymnographie d'Éphrem, et d'une pénétration lente en milieu syrien de l'usage nicéen. Mais il est vrai aussi que la reprise de ce thème du printemps renvoie – nouveau paradoxe avec l'antijudaïsme des hymnes – aux origines mêmes

de la Pâque juive, fête du printemps. Voici une strophe de l'hymne IV sur la Résurrection pour faire goûter, dans la traduction de F. Cassingena, un peu de la saveur poétique de ces hymnes et leur richesse doctrinale :

Oh ! regardez : Avril tisse à la terre un vêtement ! / De toutes les couleurs la création s'atourne : / C'est tablier de fleurs, c'est sarrau de corolles ! / La Mère d'Adam se pare, en la fête d'Avril, / D'un habit que mains n'ont point tissé ; elle exulte : / Son Seigneur est descendu faisant monter son fils ! Deux fêtes pour la terre, / Deux noces d'un seul coup, du Seigneur et du fils !

Sorti des presses à la veille de Pâques, ce volume a pu être présenté lors du récent colloque international de Ligugé consacré à Éphrem, auquel ont participé deux membres de notre équipe, les pères D. Gonnet et R. Lavenant, animateurs des séminaires de langue syriaque organisés depuis plusieurs années à l'Institut.

5. Après les *Sermons sur le Cantique*, dont la publication s'achèvera début 2007, et les *Sermons pour l'année*, dont trois volumes sont encore à paraître, les *Sermons divers* offrent encore un autre exemple de la prédication de BERNARD DE CLAIRVAUX (SC 496) à ses moines. En effet, cette collection d'environ cent vingt-cinq sermons n'a ni la cohérence que donne aux *Sermons sur le Cantique* le commentaire suivi d'un texte scripturaire, ni celle que procure aux *Sermons pour l'année* le cycle liturgique. Ils sont « divers » par leur forme et leur contenu, et l'organisation actuelle du recueil, œuvre du bénédictin Mabillon remonte seulement au XVII^e siècle. D'autre part, ces sermons ne semblent ni avoir fait partie des ouvrages que Bernard destinait à la publication, ni avoir été révisés par lui. Les titres qui leur sont donnés ne lui appartiennent pas davantage, mais émanent des différents ateliers monastiques (*scriptorium*) où ils ont été copiés. Pourtant l'authenticité bernardine de cette collection de sermons ne fait guère de doute. L'introduction de Françoise Callerot, moniale de l'Abbaye Notre-Dame des Gardes, souligne ainsi avec insistance le lien qui lui paraît exister entre ces sermons et le traité de Bernard sur *La Grâce et le Libre Arbitre*. Elle montre aussi que, par-delà leur portée universelle, ces *Sermons divers* sont une prédication spécifiquement destinée par Bernard à ses moines. Dans ces entretiens sur des sujets divers, elle reconnaît un enseignement qui se situe dans la ligne de celui de saint Benoît et de Jean Cassien, voire de la *Vie d'Antoine* d'Athanase. Cela se traduit, et F. Callerot en fournit une série d'exemples, par le recours de Bernard à la terminologie des Pères du désert, diffusée dans les milieux monastiques d'Occident par les ouvrages de Jean Cassien. Chacun de ces entretiens porte sur un aspect particulier de l'ascèse, de la conversion, du discernement et de la quête spirituelle, nécessaire au moine pour réaliser pleinement sa vocation. Malgré leur

caractère spontané, Bernard n'y fait aucune confiance personnelle. C'est pourtant son expérience spirituelle qu'il partage à ses frères.

La traduction des vingt-deux sermons contenus dans ce premier tome est celle du frère Pierre-Yves Emery de Taizé, révisée par F. Callerot, qui a également introduit et annoté ce volume.

6. L'objectif poursuivi, au ^xe siècle, par SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEEN dans ses *Catéchèses*, dont le tome I contenant l'Introduction générale et les cinq premières catéchèses (SC 96) vient d'être réimprimé, est tout à fait comparable : comme Bernard, Syméon veut guider les moines du monastère Saint-Mamas de Constantinople, dont il est l'higoumène, vers la perfection spirituelle et l'union mystique avec Dieu dès la vie présente. Disciple de Syméon le Pieux, dès le jour où, à 27 ans, il renonça à la vie mondaine et à la carrière que son père souhaitait lui voir embrasser au service de l'empereur, il s'engagea par l'ascèse, le renoncement à sa volonté propre, l'humilité et surtout par la prière sur la voie de l'union mystique au Christ. Entré d'abord comme novice au monastère de Stoudios, il le quitta ensuite pour celui de Saint-Mamas, désireux de pouvoir continuer à bénéficier de la direction spirituelle de Syméon le Pieux. Devenu higoumène de son monastère, il s'efforça non sans mal et sans oppositions à y restaurer la vie spirituelle. Ses *Catéchèses* sont un élément essentiel de cette entreprise de restauration et de son activité de père spirituel plein d'amour pour ceux dont il a la charge. Contrairement à ce que l'on observe dans les *Sermons divers* de Bernard, Syméon n'hésite pas à faire référence à son propre itinéraire et à sa propre expérience spirituels, à employer le « je », à se faire ainsi humblement proche de ceux qu'il doit instruire.

L'introduction et les notes ont été rédigées par Mgr Basile Krivochéine († 1985), qui a aussi établi le texte critique de l'ensemble de ces *Catéchèses* ; la traduction est celle du P. Joseph Paramelle de l'Institut des Sources Chrétiennes. Trois pages d'additions et de corrections ont été ajoutées à cette réimpression.

7. Trois pages également d'additions et de corrections complètent la réimpression des chapitres 21-27 de la *Philocalie* d'ORIGÈNE, dans l'édition qu'en a procurée, en 1976, Éric Junod, professeur à l'Université de Lausanne. Cette anthologie de textes du grand Alexandrin concerne les relations entre l'économie divine et le libre arbitre de l'homme, d'où le titre retenu pour ce volume : *Sur le libre arbitre*. Ce sont là, posées et traitées avec beaucoup d'intelligence et de fermeté, mais aussi une grande modestie, des questions qui alimenteront toute la réflexion chrétienne postérieure sur le même sujet.

8. Depuis longtemps l'édition de l'*Évangile de Pierre* qu'avait donnée en 1973 Maria Grazia Mara, alors professeur à l'Université La Sapienza de

Rome, était épuisée. Il convenait donc de la réimprimer, en tenant compte des dernières études consacrées à cet apocryphe chrétien depuis son édition dans « Sources Chrétiennes ». Cet évangile apocryphe, dont est conservée seulement la partie finale, relative à la Passion et à la Résurrection, date très probablement de la première moitié du II^e siècle. Proche des évangiles synoptiques, dont il s'inspire visiblement, pour le récit des événements, il paraît dépendre, pour ce qui est de la théologie, de l'*Évangile de Jean* et de l'*Apocalypse*. Issu, selon toute probabilité, d'un milieu chrétien syro-asiatique, il témoigne d'une foi profonde en la divinité glorieuse du Seigneur.



Pour l'automne, nous pouvons annoncer la sortie de sept autres titres : la PARAPHRASE CHRÉTIENNE DU MANUEL D'ÉPICTÈTE (SC 503) ; FAUSTIN, *Supplique aux empereurs* (SC 504) ; SOCRATE DE CONSTANTINOPLE, *Histoire ecclésiastique*, livres IV-VII (SC 505 et 506) ; JUSTIN, *Apologie* (SC 507) ; JÉRÔME, *Trois vies de moines* (SC 508) ; SULPICE SÉVÈRE, *Gallus. Dialogues* (SC 510). Cinq réimpressions devraient s'y ajouter. (J.-N. GUINOT)

VIE DE L'INSTITUT

AU JOUR LE JOUR

Sans y insister, il faut rappeler le stage d'ecdastique, qui est devenu en quelque sorte une institution non seulement lyonnaise et française mais européenne. Il a été proposé du 24 au 28 avril. Les participants, qui sont tous au niveau du Master et dont plusieurs sont des doctorants, étaient un peu moins nombreux cette année à cause de la date des vacances de printemps : la cacophonie des calendriers en ce domaine, surtout si, comme il convient, on se préoccupe du pourtour de l'Hexagone, n'est pas très favorable. La méthode du mixage des exposés magistraux sur l'ensemble de la question « qu'est-ce que faire une édition de texte ancien par exemple dans la collection des Sources Chrétiennes ? » et des ateliers passant par toutes les étapes de la confection d'un volume autour d'un texte test continue à être appréciée.

Deux réunions de doctorants ont permis de maintenir cette bonne tradition au cours de mois bien chargés par ailleurs. Le 29 mars, Régis COURTRAY et Sumi SHIMAHARA ont présenté « La réception du *Commentaire sur Daniel* de JÉRÔME dans l'Occident médiéval chrétien ;

étude particulière du rôle d'HAYMON D'AUXERRE ». Le 10 mai, Cécile LANERY a proposé comme sujet « Les inventions ambrosiennes (GERVAIS et PROTAIS, VITAL et NICOLAS, NAZAIRE et CELSE) ».

Des visites qui étaient en même temps des réunions de travail ont honoré nos locaux. Fin avril, les 26-28, les futurs éditeurs du *Contre les juifs* de JEAN CHRYSOSTOME – Wendy PRADELS, de Strasbourg, et Rudolf BRÄNDLE, de Bâle – ont préparé la publication, qui ne devrait plus trop tarder, avec G. BADY. Le 1^{er} juin, J. ALLENBACH, de Strasbourg, étudiait avec nous la façon de gérer les documents de *Biblia patristica* qui ont été déposés aux Sources lors de la suppression du laboratoire, rattaché au CNRS, qui en était chargé et a édité 7 volumes extrêmement utiles de 1975 à 1999 – ces volumes recouvrent, pour ce qui est des citations bibliques, les ouvrages des Pères des origines à Hilaire de Poitiers. Un CD-Rom expérimental en a été tiré.

Mis à part ce qui a concerné directement la sortie du 500^e volume, les sorties hors les murs se sont réduites aux traditionnels voyages en Italie du directeur, J.-N. GUINOT. Il y a cumulé plusieurs missions entre mars et mai à Rome : participation au colloque « Edizione critica di testi cristiani antichi », patronné par les Universités de Rome 3, Genève et Bari ainsi que par les Sources Chrétiennes, au congrès de l'*Augustinianum* et travail sur les *Homélies* de BASILE DE CÉSARÉE déjà mentionné. Il y a eu aussi le colloque sur Éphrem de Nisibe mentionnée ci-dessus p. 21.

LE SITE INTERNET

Sous l'effet conjugué des festivités autour du 500^e volume, de l'opération de vente promotionnelle, et des améliorations de la rubrique « Publications et projets » (cf. infra), le nombre de visites sur le site Internet de Sources Chrétiennes a considérablement augmenté ces derniers mois, franchissant allègrement en mai la barre des 5500.

Un gros travail a été accompli par l'équipe pour saisir dans la base de données les informations relatives aux volumes déjà parus ; désormais, même si bien sûr il reste toujours des trous à combler, le rétrospectif s'achève, et nous pouvons nous consacrer au présent et à l'avenir de la collection !

Par ailleurs, une étudiante en 2^e année de l'IUT d'informatique de Lyon I, M^{lle} Hélène DEHOUC, a effectué un stage de dix semaines à la Maison de l'Orient, consacré exclusivement à la poursuite du développement de notre site Web. Pierrick MELLERIN avait pratiquement achevé la partie « cachée » de la gestion des données, restaient à développer les pages permettant de les consulter selon nos critères, et à en faciliter la

saisie en intranet. Ces deux aspects ont constitué le programme du stage d'Hélène, qui a en particulier permis de considérablement améliorer les pages visibles du site dans la rubrique « Publications et projets ». Désormais, toutes les informations que l'on peut entrer dans l'intranet sont accessibles facilement à la consultation, et il n'y a plus d'obstacle technique à l'utilisation systématique du site par chaque membre de l'équipe.

Une nouvelle traduction a fait son apparition dans les pages en langues étrangères : le japonais, grâce à la contribution de M. Makoto OSHIMA, ami du P. DE VREGILLE, qui était venu nous rendre visite fin 2005 et que nous tenons ici à remercier. Signalons également, dans la rubrique des outils de travail, la mise en ligne par G. BADY de documents intéressants en paléographie et théologie, et le lancement, sur un site annexe, <http://sources.chretiennes.free.fr/>, de trois groupes de travail à accès réservé pour les éditions complètes d'AMBROISE DE MILAN, JEAN CHRYSOSTOME et JÉRÔME.

Quant au paiement en ligne des cotisations, vous êtes de plus en plus nombreux à l'utiliser.

(Laurence MELLERIN)

NOUVELLES ET ANNONCES

De multiples initiatives surgissent qui favorisent une meilleure connaissance des Pères et, à l'occasion, de nos éditions. Nous ne pouvons que nous en réjouir et diffuser ici ce que nous en savons.

- L'auteur du n° 494 des Sources Chrétiennes, Jean-Louis GOURDAIN, a été invité par le Service diocésain de la formation permanente de Rouen à présenter le plus ancien commentaire conservé de saint Marc, que nous devons à JÉRÔME, le 26 janvier dernier.
- l'Association des Amis de la Cappadoce a fait connaître notre travail par une insertion dans le numéro 13 de son *Bulletin*. De même l'Institut de Théologie Orthodoxe Saint-Serge de Paris, dans l'invitation à la cinquante-troisième semaine d'études liturgiques.
- Au début de juin, à Morbio inferiore, en Suisse, une exposition a été organisée par notre ami J.-C. LECHNER sur les éditions modernes des Pères d'ÉRASME à MIGNE ; une notice a été introduite dans le catalogue sur les Sources Chrétiennes et la publication du 500^e volume.
- La municipalité et la paroisse d'Agde célèbrent le XV^e centenaire du concile de 506, dont les *Actes* non pas encore été publiés par nous, tout au long du mois de septembre. Une exposition et diverses manifestations marqueront l'événement : concerts, inauguration d'une plaque commémorative, cortèges, conférences et colloque (11 septembre, cinéma le Richelieu), grand-messe en la cathédrale.

- Soulignons enfin, dans le cadre de notre partenariat avec le Centre international des rencontres culturelle et musicales de Sylvanès, le week end du 13-15 octobre, « *Le Cantique des Cantiques*. Lecture des Pères : multiplicité des interprétations et unité du sens d'Hippolyte à saint Bernard ». Marie-Gabrielle GUÉRARD, de l'équipe des Sources Chrétiennes, animera la rencontre.

Et voici une annonce : attention ! un lecteur nous presse avec raison de diffuser la précision suivante : il y a eu récemment au Cerf deux éditions concurrentes du *Code théodosien*. Faire attention aux références exactes ; celle des Sources est aisément repérable par son numéro de catalogue : 497.

LA RÉCEPTION DU 31 MAI (HÔTEL DU DÉPARTEMENT, LYON)

Comme l'éditorial de ce Bulletin l'annonce, il a semblé bon de donner à lire à nos amis les conférences qui ont été données le 31 mai, en présence du cardinal Philippe BARBARIN et du Sénateur, Président du Conseil Général du Rhône, Michel MERCIER, et aussi de nombreuses personnalités, dont le Recteur de l'Université catholique de Lyon, le P. Michel QUESNEL et le P. Provincial des jésuites de France, le P. François-Xavier DUMORTIER. Une belle assistance de plus quatre cents personnes formaient un auditoire imposant sous les lustres déjà évoqués. Un petit volume rassemblera, à la fin de toutes les manifestations, les propos qui y auront été tenus, en même temps que la Tabula gratulatoria rappelant les noms de tous ceux et de toutes celles qui auront participé activement, à des titres divers, à l'événement. Mais concernant ces apports substantiels et chaleureux, il ne faut pas frustrer trop longtemps la légitime impatience de ceux qui, dûment avertis par les documents envoyés, ont vécu de loin, mais avec nous, ce grand moment.

Inversant l'ordre suivi le 31, nous laissons à M^{me} Florence DELAY, de l'Académie Française, d'introduire notre vaste public, encore élargi par le Bulletin, à la saveur littéraire, poétique, humaniste, humaine des Pères de l'Église. M. Étienne FOUILLOUX, professeur émérite à Lyon 2, auteur de La Collection « Sources Chrétiennes ». Éditer les Pères de l'Église au xx^e siècle (Cerf 1995), réfléchira ensuite sur ce que signifie la parution du 500^e volume dans l'histoire encore brève de la Collection. M. Paul MATTEI, professeur à Lyon 2, révélera enfin le contenu de l'ouvrage, devenu emblématique, auquel il a collaboré, CYPRIEN DE CARTHAGE, L'Unité de l'Église.

FLORENCE DELAY

Pour saluer les Pères

Et d'abord, l'Église n'a-t-elle que des Pères ? Ne conviendrait-il pas de saluer aussi les Mères de l'Église ? Hélas je ne les connais pas ...

Née l'année même où Étienne Fouilloux situe le surgissement de la collection *Sources Chrétiennes* – quand le Père de Lubac juge le projet assez mûr pour en parler autour de lui, ici même à Lyon, et que le premier exemplaire, la *Vie de Moïse*, par Grégoire de Nysse, soupçonné de propagande juive du fait de son titre, est confronté à l'obstacle de la censure –, j'ai pourtant ignoré jusqu'il y a peu de temps que cette collection avait atteint contre vents et marées son 500^e volume.

Son histoire dans mon esprit se mélange avec celle du Moyen Age que linguistes, historiens et amoureux ont « redécouvert » dans la seconde moitié du xx^e siècle, elle l'anticipe même : au début des années soixante-dix, quand Jacques Roubaud et moi-même entreprenions notre cycle fondé sur la « matière de Bretagne », *Graal théâtre*, en dehors de quelques grands écrivains comme Chrétien de Troyes, bien des continuateurs n'étaient lisibles que dans des éditions rares et savantes sinon des manuscrits. Nous passions des heures à photocopier page à page et pièce de monnaie après pièce de monnaie des oeuvres aujourd'hui bel et bien rééditées et accessibles à tous. Les grands mouvements de découverte ou de redécouverte passent toujours par l'imprimerie.

Moment capital dans l'histoire de Sources Chrétiennes que la création à la Sorbonne d'une chaire de patristique pour Henri-Irénée Marrou. Le titre soigneusement choisi afin d'éviter les susceptibilités laïques en était : chaire d'Antiquité tardive... Il s'agissait plutôt, vous en conviendrez, de commencements. Dans son article sur « Les Pères de l'Église et la rencontre des cultures » Dominique Bertrand a bien montré que Marrou avait opéré un véritable retournement des choses en s'attachant à prouver que l'interaction des cultures païennes et du christianisme était à l'origine d'une nouvelle culture, la nôtre. Dès 1958, Henri-Irénée Marrou écrivait dans un article intitulé « Actualité des Pères de l'Église », paru dans le journal *Le Monde*, que la collection avait d'ores et déjà prouvé que « nos Pères dans la foi étaient aussi d'authentiques Pères de l'Occident, à l'égal des classiques profanes ».

Élargissant ses orientations au cours du demi-siècle passé, allant des textes spirituels de l'Antiquité Grecque chrétienne à ceux de l'Antiquité latine, et à ceux de toutes les langues du monde méditerranéen, descendant le temps, multipliant les contacts entre Orient et Occident, du désert aux monastères, elle nous permet aussi de comprendre tout ce qui nous unit.

Enfance et ignorance

J'ai longtemps abrité mon ignorance derrière un des plus précieux essais de l'écrivain espagnol José Bergamín : *La Décadence de l'alphabétisme*. Paru dans les années trente, avant la guerre d'Espagne où Bergamín prit fait et cause pour la République, c'est un plaidoyer pour la culture de l'esprit contre celle de la lettre, des lettres, et le retour à l'enfance, celle du christianisme.

L'Église catholique du Christ chante l'alphabétisme quand elle célèbre la Pâque de Résurrection en disant : Comme des enfants nouveau-nés, alleluia, désirez le lait pur de la parole. À cause de ce *comme* figuratif qui ouvre l'introït de la messe, l'Église populaire a donné à ce dimanche le nom de Quasi modo parce qu'il faut être comme les enfants, a dit le Seigneur.

« *Quasi modo geniti infantes, rationabiles, sine dolo lac concupiscite* » – parole de saint Pierre ? Le lait pur que l'on désire en ce dimanche *in albis*, dit des blancs vêtements, n'est autre pour Bergamín que la pure et vierge raison, celle des commencements. Quand j'ai traduit cet essai en français, j'ignorais tout des enfances du christianisme.

Un des maîtres de mon vieux maître espagnol était Isidore de Séville. Ses *Etymologiae*, disait-il, avaient beau être le plus souvent imaginaires, elles menaient à la vérité, car Isidore se laissait guider par les mots. Au fait, saint Isidore est-il Père ou seulement docteur de l'Église ?

Pedro Calderón de la Barca

Maintenant que pour vous je rassemble mes esprits, je prends conscience que j'ai rencontré très jeune beaucoup de Pères sans le savoir, grâce à un autre Espagnol, un formidable écrivain du Siècle d'Or : Calderón de la Barca. Un beau matin, j'étais en classe de philosophie, notre professeur le fit entrer en compagnie de Descartes. Elle commentait, ce matin-là, un des passages les plus fameux des *Méditations* où le philosophe s'interrogeant sur ce qui distingue l'état de veille du sommeil et se demande s'il rêve ou s'il est éveillé. Et elle affirmait qu'au même moment, en Europe, un poète posait la même question, non point dans un traité philosophique mais dans le monologue d'un prince fictif, dans une pièce de théâtre : *La vida es sueño, La vie est un songe*... un songe ou un sommeil ? Quand on traduit du castillan le mot « sueño », on n'est jamais très sûr, car le mot signifie aussi bien sommeil que rêve. Reste que le monologue du prince Sigismond me fit à jamais préférer la poésie à la philosophie, et j'allais vite entreprendre non seulement de lire Calderón mais de le monter au théâtre. Hélas, le projet théâtral échoua, mais j'avais au moins découvert par la lecture la force impressionnante d'un genre dramatique inconnu en France : l'acte sacramentel.

L'Espagne du Siècle d'Or adorait le théâtre. Elle en était privée les jours fériés, étonnamment nombreux, aussi nombreux que les fêtes catholiques dans la Très Catholique Espagne d'alors. Pour satisfaire la foi et le goût du peuple, on représentait ces jours-là des pièces célébrant la religion. La fête la plus importante était celle du Corpus Christi qui, au printemps, célèbre le Corps et le Sang du Christ, le Pain et le Vin, autrement dit l'Eucharistie. Calderón en fut le fournisseur essentiel. Pour la Fête-Dieu, et sur ce thème unique, il écrivit plus d'une centaine d'actes sacramentels.

À travers une histoire chaque fois renouvelée et captivante, l'acte sacramentel met en scène l'action du sacrement. C'est à chaque fois une synthèse de la doctrine catholique : entrelacs de la scolastique à partir de la *Summa theologiae* de Saint Thomas, et de l'enseignement des Pères de l'Église : Augustin, Jérôme, Ambroise, Jean Chrysostome, Grégoire de Nazianze, entre autres. Quand j'ai traduit dans ma jeunesse *Procès en séparation de l'Âme et du Corps*, j'ai coupé, disons sauté, un long plaidoyer de l'Âme qui les appelle à témoins quand elle demande à Dieu de dissoudre les liens l'attachant au Corps contre son gré. Je ne comprenais pas bien ce passage et, pour ne rien vous cacher, il m'ennuyait un peu ! Mais quarante ans plus tard, quand on m'a demandé de traduire ce même acte sacramentel pour la Comédie-Française, j'ai lu ce splendide plaidoyer avec de tout autres yeux et l'ai traduit intégralement.

« Le Répertoire de Saint Jérôme »

Mon ignorance a eu la vie longue. Lorsque quelques amis et moi avons créé une collection théâtrale d'oeuvres étrangères aux éditions Christian Bourgois, nous l'avons baptisée : « Le répertoire de saint Jérôme ». Saint Jérôme étant le patron des traducteurs nous nous placions sous sa protection ! C'était il y a une dizaine d'années et je croyais encore que Jérôme était un Père du désert à cause de tous les tableaux que j'avais vus depuis l'enfance le représentant à moitié nu dans des solitudes sauvages et entouré de livres. Je me demandais encore par quel mystère il avait pu tant traduire dans de pareilles conditions, transporter tant de livres et de dictionnaires en plein désert !

L'Hexaméron

Avec d'autres amis, nous décidâmes d'écrire un livre ensemble. Nous étions six et nous nous distribuâmes six journées. Le titre nous vint assez naturellement : ce livre s'appellerait *L'Hexaméron* ! Et nous écrivions fièrement sur la 4^e de couverture : « Le *Décaméron* de Boccace était raconté en dix journées. *L'Heptaméron* de Marguerite de Navarre en sept journées. *L'Hexaméron* de saint Ambroise, inspiré d'un précédent dû à

Basile de Césarée, était constitué d'un ensemble d'homélies sur les six jours de la Création.» Je me demande aujourd'hui lequel d'entre nous avait réellement lu le volume 26^{bis} des *Sources Chrétiennes* !

La Patrologie

Et quand mourut ma grand-mère maternelle, et je jure d'arrêter là mes souvenirs, et qu'elle me légua toute une chambre en acajou avec sa bibliothèque, laquelle contenait une suite effrayante de volumes de l'abbé Migne, je ne songeai qu'à me débarrasser du contenu dont je fis cadeau à l'École Cathédrale sans me soucier d'y jeter un œil. J'appris depuis que l'abbé Migne avait été un précurseur en patrologie... Paris lui fut reconnaissant : il lui fit cadeau d'une rue. Mais la rue de l'abbé Migne n'a qu'un seul numéro. C'est peu pour un homme de tant de volumes ! Ajoutons, pour être honnête, qu'il a aussi un square près de Denfert-Rochereau.

De l'approche

Chacun de nous a plusieurs Pères. Ils coexistent ou se succèdent. C'est à la mort de José Bergamín que je dois ma rencontre avec Daniel Pezeril, à l'automne 1983. Au fil des années suivantes, j'eus la chance de devenir son amie et c'est alors que je compris la hauteur et la force de la pensée chrétienne. Après le Christ, son maître à lui me semble avoir été saint Augustin. Il me donna à lire *Les Confessions*. Dans un essai intitulé « La conversion par la lecture », évoquant la scène du petit jardin de Milan, j'ai retracé le merveilleux enchaînement qui veut qu'obéissant à une voix enfantine — « Prends et lis » — Augustin rentre dans la maison de son ami Alipe, prend et lit le livre posé sur une table. C'est la *Vie d'Antoine* par Athanase d'Alexandrie. Volume 400 de *Sources Chrétiennes*.

Le Père me lisait souvent à haute voix quelques phrases du jour qu'il avait lues dans son bréviaire. J'ignorais qu'il les notait aussi et depuis fort longtemps. Après sa mort, quelques amies réunies autour de ses cahiers découvrirent un projet : celui de réunir sous le titre « maximes chrétiennes » les phrases précieuses, objets de méditation, qu'il cueillait dans la lecture quotidienne du bréviaire, ou ailleurs, dans des livres, de poésie en particulier, et les réflexions siennes. Autant de graines destinées à croître dans l'esprit de qui les lit. Il s'agissait souvent de pensées venues des Pères de l'Église : Ignace d'Antioche, Irénée de Lyon, Cyprien de Carthage — celui-là même qui fait l'objet de notre réunion puisque le 500^e volume de *Sources Chrétiennes* est son *Unité de l'Église*.

Pardonnez cette incise : quelle beauté que ces noms ! Prénoms accolés à l'espace, à la géographie, non point à l'histoire personnelle.

Dans un de ses cahiers, Daniel Pezeril note avec émotion un propos

de Grégoire le Grand sur les brebis du Bon Pasteur : tout homme qui le suit avec un cœur simple (nous voici revenus à l'alphabétisme spirituel) est nourri dans la pâture des « prairies intérieures ». Dans ces prairies-là, c'est le visage toujours présent de Dieu qui rassasie. « Aucun obstacle, écrit Grégoire le Grand, ne doit nous enlever la joie de la solennité intérieure. » Et Pezeril de commenter : « prairies intérieures, solennité intérieure : magnifique. »

J'ai, à mon tour, ressenti une forte émotion quand j'ai trouvé quasiment la même image, le même propos, sous la plume d'Eusèbe de Césarée : « Comme en des prairies spirituelles, j'ai cueilli, telles des fleurs, les passages utiles des écrivains anciens », ajoutant qu'il essayera de leur donner corps dans un récit historique.

De la lecture

La lecture non plus d'extraits mais d'un livre entier, *Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe de Césarée, a été pour moi un événement. D'abord à cause de la nouveauté du propos dont il est conscient quand il implore l'indulgence : « Je suis en effet le premier à tenter cet ouvrage, et m'avance pour ainsi dire sur un chemin désert et inviolé. » L'unité n'est pas factice de cette précieuse marqueterie. Il s'agit bien du récit historique annoncé : la naissance et le développement du christianisme (j'apprends, au passage, que le mot semble avoir été inventé par Ignace d'Antioche). Ensuite, ce qui m'a le plus frappée, c'est l'enchaînement des documents qui illustre bien ce que disait le Père Congar des Pères : « Ils ont un sens unique de la connexion des choses, de la synthèse des mystères et de l'ensemble du plan de Dieu. On trouve auprès d'eux une forme de connaissance plus directe, plus totale que n'est la connaissance analytique de la dialectique. »

L'enchaînement, disais-je, ou plutôt la chaîne entre ceux qui ont vécu avec Jésus, l'ont vu, touché, embrassé (si Judas l'embrasse au jardin des Oliviers, c'est qu'il a coutume de le faire), ceux qui ont partagé ses marches, ses repas, ses repos, et ceux qui ont transmis ses actes et paroles, d'abord oralement – à ceux qui ont aimé, ont eu confiance et foi par ouï-dire –, ensuite par écrit. Eusèbe insiste sur cette transmission. A propos de Luc par exemple, distinguant « l'*Évangile* qu'il affirme avoir composé d'après les traditions de ceux qui avaient été dès le commencement les témoins oculaires et les ministres de la parole (...) et les *Actes des Apôtres* qu'il a rédigés non plus par ouï-dire, mais après les avoir vus de ses yeux. »

Cette chaîne relie directement à Jésus : Irénée de Lyon a connu Polycarpe, lequel a connu Jean, lequel s'est appuyé contre la poitrine du Seigneur.

Quant à Polycarpe, écrit Irénée, non seulement il fut disciple des apôtres et vécut avec beaucoup de ceux qui avaient vu le Seigneur, mais c'est encore

par les apôtres qu'il fut établi, pour l'Asie, comme évêque dans l'église de Smyrne. Nous-mêmes nous l'avons vu dans notre prime jeunesse.

Et quand Eusèbe évoque les martyrs de la Thébàide, il souligne : « Nous avons vu nous-mêmes, étant sur les lieux, un grand nombre de martyrs subir ensemble, en un seul jour, les uns la décapitation, les autres le supplice du feu. »

Eusèbe aime à se définir « fils de Pamphile ». Or Pamphile, qui fut le bibliothécaire d'Origène à Césarée de Palestine, n'est pas son père mais son maître. Je vois Eusèbe comme un fils de la bibliothèque, il me fait penser à un autre : le grand écrivain argentin Jorge Luis Borges, qui prétendait n'être jamais sorti de la bibliothèque de son père...

Histoire ecclésiastique d'Eusèbe de Césarée nous impressionne aussi par ses listes, ses listes de témoins, de témoignages, d'évêques, de martyrs. On sent l'homme qui a vécu avec les livres, qui a vu la fin des persécutions sous le règne de Constantin et le triomphe du christianisme dans l'Empire romain, horrifié par les supplices subis par des milliers d'hommes et de femmes, transporté par leur courage. Il nous transmet cette admiration en rapportant « les témoignages éclatants rendus à la religion par ses athlètes ».

Qu'ils étaient nombreux, les athlètes de Dieu! Eusèbe emprunte à saint Paul cette magnifique expression. Il nous restitue la passion du martyr qui s'empara de l'âme d'Origène encore enfant, les sublimes lettres d'Ignace d'Antioche :

Depuis la Syrie jusqu'à Rome, je lutte contre les bêtes, sur terre et sur mer, nuit et jour, attaché à dix léopards, c'est-à-dire à une escouade de soldats qui lorsqu'on leur fait du bien en deviennent pires (...) Puissé-je jouir des bêtes qui me sont préparées (...) Je les flatterai pour qu'elles me mangent rapidement et qu'elles ne me fassent pas comme à certains qu'elles ont eu peur de toucher.

Ou bien encore, cité par Irénée : « Je suis le froment de Dieu et je suis moulu par les dents des bêtes, afin de devenir un pain pur. »

Athlétisme spirituel

Cherchant pourquoi j'avais associé sinon confondu Pères du désert et Pères de l'Église, j'ai relu la très belle introduction à l'édition italienne des *Dits et faits des Pères du désert* (Milan, 1975 et n° 387/ 474 des SC), qui est due à l'écrivain Cristina Campo.

Constantin, nous dit-elle, en rendant aux chrétiens le droit d'exister, arrachait « la jeune religion au terrain merveilleusement humide du martyr » et la livrait au danger resté inchangé depuis : l'accord avec le monde. « Tandis que les chrétiens d'Alexandrie, de Constantinople, de

Rome, rentraient dans la normalité des jours et des droits, un petit nombre d'ascètes, terrifiés par cet accord possible, se hâtaient d'en sortir pour s'enfoncer dans les déserts de Scété et de Nitrie, de Palestine et de Syrie. Ils s'enfonçaient dans le silence absolu que seuls quelques apophtegmes auraient traversé, météorites en feu dans un ciel insondable. » Elle ajoute que si leurs dits et faits furent recueillis de tout temps avec une piété extrême, sur des parchemins grecs, coptes, arméniens ou syriaques, « c'est qu'ils étaient pareils à des noix très dures, inaltérables, que l'on pouvait porter sur soi toute une vie et ne briser entre ses dents, comme dans les légendes, qu'à l'heure du plus grand danger. »

Ils n'ont pas de prédécesseurs, sinon Élie le prophète du feu et Jean le Précurseur – d'ailleurs on prit Jean-Baptiste pour Élie revenu. Mais leur descendance est immense car le magistère de certains d'entre eux donna forme à celui de leurs disciples et amis, Athanase, Basile, Grégoire de Nazianze, qui aimait tant la solitude qu'il s'enfuyait quand on le nommait évêque, Grégoire de Nysse, et, à travers Jean Cassien, jeta les fondements du monachisme d'Occident.

Les Pères du désert sont aussi brefs que ceux de l'Église sont prolixes. La frugalité de leurs paroles ressemble à celle de leur vie. Ils anticipent la règle franciscaine : « Annoncer les vices et les vertus, la peine et la gloire en un discours bref, car le Seigneur a abrégé la Parole sur la terre. »

Une sentence détachée d'Antoine le Grand comme un éclair me fait comprendre le danger : « Les démons ne sont pas des corps visibles, mais nous devenons leurs corps lorsque nous acceptons d'eux des pensées ténébreuses ? Être les hôtes de ces pensées, c'est accueillir les démons eux-mêmes et les rendre corporellement manifestes. »

Flaubert et d'autres

La vie amputée du monde des anachorètes chrétiens dans le désert nu et brûlant, leurs combats, leur ascèse, ces « sens surnaturels » surgis d'une quiétude arrachée à l'inquiétude, cette impassibilité qui préfigure le corps glorieux ont inspiré beaucoup d'artistes – peintres et écrivains en particulier.

Flaubert, pour qui la seule religion était la littérature, a été hanté toute sa vie par Antoine. *La Tentation de saint Antoine* est une œuvre de jeunesse, certes, mais il y revient obstinément. En témoignent trois versions : celle de 1849 (il a 28 ans), de 1856, de 1874 enfin. Il a conçu ce grand poème en prose avant son voyage en Orient, puis, l'ayant lu à ses amis, qui jugèrent l'œuvre trop « romantique », il l'abandonna une première fois. Il y revint entre chacun de ses grands romans. Pour le rendre moins lyrique, plus historique, car il s'intéressa de plus en plus à l'histoire, particulièrement celle des religions. Au cours des années, il sentait une sympathie de plus en

plus grande pour cet homme qui après avoir combattu les hérésies diverses dans la tumultueuse Alexandrie se retira dans la Thébaidé.

Après le procès fait à *Madame Bovary*, il écrit à Louise Pradier (février 57) : « J'avais l'intention de publier immédiatement un autre bouquin qui m'a demandé plusieurs années de travail, *un livre fait avec les Pères de l'Église* (c'est moi qui souligne) tout plein de mythologies et d'antiquité. Il faut que je me prive de ce plaisir, car il m'entraînerait en cour d'assises net. »

C'est dans une lettre à Louise Colet datée de Trouville, en août 1853, où il se désespère des gens qui sont à la tête de la société, qu'il mentionne pour la première fois celui dont il allait faire son patron : « Où aller vivre, miséricorde ! Saint Polycarpe avait coutume de répéter, en se bouchant les oreilles et s'enfuyant du lieu où il était : Dans quel siècle, mon Dieu ! m'avez-vous fait naître ! Je deviens comme saint Polycarpe. » Désormais ses amis le fêteront à la Saint Polycarpe, la dernière fois quelques jours avant sa mort brutale. Il reçut ce jour-là beaucoup de télégrammes, de lettres, de cadeaux dont une dent du saint évêque !

Un autre exemple littéraire plus proche de nous puisqu'il s'agit de l'écrivain qui obtint cet hiver même le prix Goncourt : le quatrième roman de François Weyergans, publié en 1981, qui a pour titre *Macaïre le copte*. J'ai retrouvé ce roman, un de ses meilleurs, dans ma bibliothèque et je fus surprise, à la fin, d'y trouver un calendrier, des noms, des livres qui me reconduisaient aux Pères : *l'Histoire lausiaque* de Palladios (non publié par Sources Chrétiennes ?) ou les œuvres d'un certain Rufin d'Aquilée. J'ai cherché et fini par trouver Aquilée sur mon atlas, port du Frioul sur l'Adriatique... Le moine Rufin, ami de saint Jérôme avant que le saint, qui semble avoir eu fort mauvais caractère, ne se brouille avec lui, visita les solitaires d'Égypte dont il rédigea une histoire. Et c'est dans un monastère voisin d'Aquilée que Jérôme fit vœu d'embrasser la vie monastique, partit pour l'Asie mineure et s'enfonça dans un désert de Syrie trois ans avant de se fixer à Bethléem et devenir le patron des traducteurs... Toujours cet enchaînement dont je parlais plus haut.

Je reviens à Cristina Campo pour mon dernier exemple, à un essai qu'elle consacra aux *Récits d'un Pèlerin russe*, texte anonyme transcrit par un abbé du Mont Athos, qui commence de façon saisissante :

« Par la grâce de Dieu, je suis homme et chrétien, par actions grand pécheur, par état pèlerin sans abri, de la plus basse condition, toujours errant de lieu en lieu. Pour avoir, j'ai sur le dos un sac avec du pain sec, dans ma blouse la Sainte Bible, et c'est tout. »

En fait il a un autre trésor : la *Philocalie*. Le Père Irénée Hausherr, de la Compagnie de Jésus, voyait dans ce *Pèlerin russe* le « disciple d'une

doctrine très ancienne, l'hésychasme, et la *Philocalie* qui le nourrit, si elle fut publiée en Russie en 1782, est en fait un recueil de manuscrits remontant à l'âge d'or de l'école dans les premiers siècles. »

Si j'ai fait ce détour, c'est que Cristina Campo voit dans ces vies l'origine d'un style de récit de la grande prose russe qui va du Pèlerin à Tchekhov, en passant par Gogol, Dostoïevski, et jusqu'à Pasternak.

POUR CONCLURE

J'aimerais dire, pour conclure, qu'il n'est pas nécessaire d'être chrétien pour boire à ces sources : elles sont inspirantes à bien des égards. Que de découvertes dues aux bienfaits de leur lecture ! Que de routes et de chemins parcourus, d'Aquilée ou de Rome au désert, au monastère, au monde ! Je vois mieux désormais la ligne de démarcation entre les Pères du désert et ceux de l'Église. Ne pourrait-on pas dire que les premiers cherchaient l'abolition du « moi », et les seconds la constitution d'un « nous » ? J'aimerais vous confier l'image humaine qui les rapproche de moi : ce sont leurs larmes. Dans les larmes qui coulent des yeux d'Arsène, cette petite chose qu'est le « moi » se dissout. Dans les larmes qui coulent des yeux d'Augustin, le dévoilement de la conversion a lieu. Augustin appartient désormais à un autre que lui-même : à Celui dont nous cherchons tous à rester ou à devenir l'ami/e. Aujourd'hui même.



ÉTIENNE FOUILLOUX

« Sources Chrétiennes » : Étape 500

Introduction

Décembre 1942. La bataille fait rage dans Stalingrad et les forces japonaises déferlent sur l'Asie du sud-est. Paris s'apprête à vivre son troisième Noël d'occupation et Lyon son premier. C'est donc au cœur des « années noires » que sort simultanément dans les deux villes, aux Éditions du Cerf et aux Éditions de l'Abeille leur succursale de zone sud, un mince volume broché de 175 pages qui ne paie pas de mine, quoique son titre de couverture – *Vie de Moïse* – ait retenu l'attention de censeurs antisémites. Il s'agit en fait, comme le précise la page titre, de la *Contemplation sur la vie de Moïse ou traité de la perfection en matière de vertu* du grand théologien cappadocien du IV^e siècle Grégoire de Nysse, introduite et traduite par « Jean Daniélou, s. j., Agrégé de l'Université ». Cette modeste publication sur papier médiocre, tenant plus de la brochure que du livre,

se présente pourtant comme le premier volume d'une collection « Sources Chrétiennes » qui vise « à mettre à disposition du public cultivé des ouvrages complets des Pères de l'Église en y joignant tous les éléments qui peuvent en permettre une totale intelligence ». Le moment semble mal choisi : n'y a-t-il pas mieux à faire, fin 1942, que de se lancer dans une telle entreprise ? On ignore alors que ses initiateurs sont aussi, pour quelques-uns d'entre eux, ceux des cahiers clandestins du *Témoignage chrétien*, apparus à Lyon un an auparavant... Et puis, quel avenir pour cette initiative dans un contexte matériel décourageant ? Après d'autres manifestations anniversaires ou jubilaires, la séance d'aujourd'hui ne peut que confirmer les réponses déjà apportées par les faits : la collection inaugurée voici près de soixante-quatre ans dans une conjoncture bien sombre est entrée gaillardement dans son troisième âge et fête la parution de son 500^e volume. Les quelques remarques à suivre n'ont d'autre ambition que de rappeler les grands traits de son histoire, avant d'inventorier sommairement l'œuvre ainsi accomplie

I. Les trois âges des « Sources Chrétiennes »

1. Un démarrage difficile

Bien que lancée en pleine guerre, la collection est le fruit d'un projet qui remonte au milieu des années 1930. Il s'agit d'un projet éditorial lyonnais, jésuite et presque exclusivement religieux. Lyonnais ? On peut même être plus précis, puisqu'il ne déborde guère les murs du scolasticat de Fourvière, où les jeunes jésuites des provinces de Lyon et de Paris effectuent alors les quatre ans de théologie qui achèvent leur formation. Il a pour préfet des études depuis 1932 le Père Victor Fontoynt, dont on chercherait en vain le nom sur les volumes de la collection, bien qu'il en soit le véritable promoteur. Jésuite, le projet ne l'est pas seulement du fait de cette localisation, mais par la volonté qu'a Fontoynt de redonner une orientation forte à la maison où il est arrivé après une grave crise de confiance entre certains scolastiques et leur encadrement. Passionné de langue et de culture grecques, auxquelles il a consacré son unique ouvrage, un célèbre *Vocabulaire*, Fontoynt peut compter sur l'appui de son cadet Henri de Lubac, qui réside à Fourvière sans y enseigner : lecteur assidu des *Patrologies* de Migne, il y a puisé le florilège de textes publié en annexe de son maître ouvrage *Catholicisme*, paru en 1938 dans la jeune collection « Unam sanctam » du Père Congar, aux Éditions du Cerf. Comme l'a rappelé avec humour Hans Urs von Balthasar, qui en était, un « groupe Fontoynt » se dessine alors à Fourvière, qui préfère lire les Pères en récréation plutôt que d'aller taper dans un ballon. La collection y puisera

nombre de bons ouvriers. Presque exclusivement religieux ? La réserve tient à un homme et à un souci que la dureté des temps ne permettra pas de satisfaire pleinement les premières années. L'homme, c'est Jean Daniélou, entré chez les jésuites après des études de lettres poursuivies jusqu'à l'agrégation, qui possède de nombreuses amitiés dans l'Université ; le souci, c'est de fournir des Pères une édition comparable, par sa qualité éditoriale, aux volumes de la célèbre collection Guillaume Budé, qui en a d'ailleurs publié quelques-uns. Pour l'essentiel toutefois, l'objectif est bien de restituer à la culture catholique « un domaine presque aussi éloigné que celui de l'Inde ou de la Chine » en ce premier tiers du xx^e siècle : celui des Pères qui furent les premiers interprètes de la foi chrétienne naissante ; et tout spécialement des Pères grecs, ce qui permettrait de rééquilibrer la pensée occidentale, polarisée depuis le schisme d'Orient entre Augustin d'Hippone et Thomas d'Aquin. Une telle restitution permettrait, en outre, d'y rétablir un certain pluralisme et de dépasser ainsi les blocages issus de la récente crise moderniste ; elle pourrait aussi favoriser l'œcuménisme naissant en prouvant aux Orientaux que leurs grands docteurs sont connus et honorés en Occident.

Le manque d'enthousiasme des supérieurs et la crise économique des années 1930, qui n'épargne pas l'édition, empêchent la concrétisation du projet avant l'éclatement de la guerre. Paradoxalement, celle-ci accélère le mouvement. La collection y trouve son second Père fondateur, tout aussi discret que Fontoyront, en la personne du dominicain Thomas-Georges Chiffot. Jusqu'à son arrivée au Cerf, la maison publiait surtout des revues, que la guerre met à rude épreuve. Il est le principal artisan d'une mutation décisive dans l'histoire de la maison en direction du livre. Par chance pour elles, les « Sources Chrétiennes » s'insèrent à point nommé dans un tel dessein : Chiffot et ses confrères les prennent en charge courant 42.

L'autorisation rapidement acquise du fait de la distension des liens hiérarchiques, la collection peut démarrer. Et c'est alors que les véritables difficultés commencent, malgré un accueil favorable dans nombre de milieux théologiques et universitaires. Ces difficultés sont de deux ordres : financier et doctrinal. Pendant la guerre et jusqu'au début des années 1950, dans une France dévastée qui peine à se reconstruire, les « Sources Chrétiennes » pâtissent de pénuries diverses, mettant plusieurs fois la collection au bord de la faillite. Le papier reste rare, de mauvaise qualité et il est de plus en plus cher : les frais d'impression augmentent d'autant sans que la qualité suive. L'argent manque cruellement malgré d'incontestables succès d'estime, comme celui de l'*Épître à Diognète* éditée par Henri-Irénée Marrou en 1952. Jusqu'au milieu des années 1950, la chasse aux subventions est une nécessité, les principaux mécènes étant l'Œuvre

d'Orient et le CNRS, qui a pourtant hésité un certain temps face à cette entreprise trop « cléricale » pour lui. D'où un débit de publication assez lent jusqu'en 1957, la collection vivant d'expédients divers ; et une qualité technique inégale, plusieurs volumes étant passablement éloignés des ambitions d'origine : l'absence du texte original, l'insuffisante qualité de la traduction ou la faiblesse de l'appareil critique obligeront à en fournir de nouvelles éditions par la suite.

Sur le front doctrinal, les « Sources Chrétiennes » sont entraînées, à leur corps défendant, dans la querelle dite de la « nouvelle théologie ». Dirigées de fondation par les Pères Daniélou et de Lubac, dont l'abondante production théologique prête alors à débat, elles sont vite considérées par des théologiens thomistes qui font autorité à Rome comme une machine de guerre contre la domination de la pensée du Docteur angélique dans les études cléricales. Principale cible de cette campagne de dénigrement, le Père de Lubac abandonne la direction de la collection en 1950, au moment où ses supérieurs lui interdisent tout enseignement et surveillent la moindre de ses publications. L'alerte est suffisamment chaude pour qu'on en trouve une trace dans l'encyclique *Humani generis* du 12 août 1950 qui fournit une conclusion minimale à l'affaire : « Ce qui est exposé dans les Encycliques des Souverains Pontifes sur le caractère et la constitution de l'Église est, par certains, délibérément et habituellement négligé dans le but de faire prévaloir un concept vague qu'ils disent pris aux anciens Pères, spécialement aux Grecs ». Les Pères contre le Magistère ordinaire ? Jamais les « Sources Chrétiennes » n'ont nourri un tel dessein. Mais le bruit en a couru au point de faire froncer le sourcil dans les palais romains. Tant du point de vue matériel que du point de vue intellectuel, il faut donc assurer l'avenir de la collection qui reste incertain au milieu des années 1950.

2. L'ère Mondésert

Telle est la double tâche à laquelle s'attache le Père Mondésert. Ancien élève de Fontoyntout au collège de Mongré, où enseignait aussi son père, membre éminent du « groupe Fontoyntout » à Fourvière, il a suivi de près le projet depuis ses origines ; et son édition du *Protreptique* de Clément d'Alexandrie a procuré à la collection son second volume. Secrétaire des « Sources Chrétiennes » depuis 1947, il n'en devient véritablement le patron, dans une conjoncture difficile, qu'en 1950, mais sans le titre, obtenu seulement en 1960. De plus en plus pris par ses multiples activités, le Père Daniélou le laisse pourtant libre de choix qui vont tous dans le même sens : assurer la pérennité de la collection face aux critiques dont elle demeure l'objet en renforçant son caractère scientifique, c'est-à-dire en la rapprochant le plus possible de son idéal : la collection Guillaume Budé.

Sous la houlette de Mondésert, les « Sources » désarment rapidement les critiques internes à l'Église en se refusant toute intervention dans les débats qui agitent celle-ci à la fin du règne de Pie XII : ses seuls buts sont de faire connaître les Pères et de mettre cette connaissance désintéressée au service de l'Église. Le triomphe du retour aux sources à Vatican II clôt définitivement les hostilités sur ce front. Le corpus conciliaire est imprégné de pensée patristique d'une manière que Maurice Jourjon résumait ainsi : « promotion d'Irénée ; réhabilitation d'Origène ; présence d'Hippolyte ; maintien d'Augustin », tous auteurs du catalogue des « Sources Chrétiennes », les trois premiers notamment. Quant aux critiques externes sur l'inégale qualité des volumes de la collection, elles reculent devant l'exigence de rigueur du Père Mondésert : établissement du texte original avec les meilleurs manuscrits disponibles ; soigneuse vérification des traductions ; appareil critique de plus en plus fourni. Le titre d'Institut des « Sources Chrétiennes », adopté lors du transfert du secrétariat de la rue Sainte-Hélène au 29 de la rue du Plat, dans le cadre des Facultés catholiques, symbolise une telle ambition en 1969.

L'incontestable amélioration technique de la production contribue en outre à stabiliser l'assise matérielle de la collection : des manuscrits impeccables obtiennent plus facilement des aides à publication, de la part des organismes publics en particulier. Grâce à la complicité nouée entre le Père Mondésert et Jean Pouilloux, éminent professeur de grec à l'Université de Lyon, un processus de reconnaissance institutionnelle du travail de l'équipe des « Sources » est d'ailleurs engagé depuis le début des années 1960. Les principales étapes en sont bien connues. Rappelons les : recrutement du Père Mondésert comme maître de recherche par le CNRS en 1959 ; publication des oeuvres complètes de Philon d'Alexandrie aux bons soins du trio Roger Arnaldez-Claude Mondésert-Jean Pouilloux, à partir de 1961 ; prise en charge progressive de plusieurs adjoints du Père Mondésert comme collaborateurs techniques par l'organisme du Quai Anatole-France, ce qui soulage d'autant les finances de la Collection ; intégration de l'Institut des « Sources Chrétiennes » à la Maison de l'Orient Méditerranéen comme « Équipe de recherche associée », en 1976, qui marque l'achèvement d'un processus entamé une quinzaine d'années auparavant et que vient couronner la médaille d'argent du CNRS attribuée au Père Mondésert deux ans plus tard. Cette consécration instaure une manière de dyarchie : au jésuite la direction de l'Institut, à un universitaire celle de l'Équipe de la Maison de l'Orient (Jean Rougé et Louis Holtz, avant Guy Sabbah).

Une telle reconnaissance publique n'a pourtant pas aliéné la liberté de la collection, toujours soutenue vaille que vaille, par les Éditions du Cerf. En 1956 naît en effet, sous la présidence de l'historien André

Latreille, l'Association des Amis des « Sources Chrétiennes », avec un double but : rassembler sur Lyon et au-delà toutes les sympathies intellectuelles disponibles, universitaires notamment, autour de l'entreprise ; mais y intéresser aussi, sur Lyon d'abord, des responsables économiques susceptibles de lui assurer un appréciable complément de financement. Animée par le Père Mondésert son infatigable secrétaire général, l'Association, reconnue d'utilité publique en 1960, a ainsi évité que la collection ne dépende principalement de subventions publiques fluctuantes. C'est elle qui a multiplié les manifestations autour des anniversaires ou des seuils symboliques de publication, à Lyon, à Paris et à Rome, auxquelles les « Sources Chrétiennes » doivent une partie de leur réputation médiatique. Quant à leur réputation scientifique, elle est désormais de notoriété internationale, comme le prouve la participation régulière de leurs animateurs, depuis 1951, aux grands congrès du mouvement patristique. Avec la double onction des autorités ecclésiales et des autorités scientifiques, elle peut aller de l'avant : sa renommée n'est plus à faire.

3. Quelle relève ?

L'ère Mondésert prend fin au début des années 1980 par une double retraite : celle d'André Latreille, remplacé à la tête de l'Association des Amis par Jean Pouilloux en 1982 ; et celle du Père Mondésert lui-même en 1984. Que dire de la période qui s'ouvre alors, dont le cours n'est pas achevé, quand on l'a vécue marginalement, comme historien des origines de la collection et comme membre du Conseil de l'Association des Amis ? Deux ou trois tendances lourdes se dégagent pourtant du dernier quart de siècle, sans toutefois de rupture majeure avec l'ère Mondésert : à peine moins rapide au fil des années, le flux des publications se poursuit avec la même exigence critique.

Première de ces tendances, le repli du rôle de la Compagnie de Jésus, malgré l'affectation en 1984 aux « Sources Chrétiennes » du Père Dominique Bertrand, dont le dynamisme n'est plus à prouver, puis du Père Dominique Gonnet. La disparition ou le vieillissement des plus anciens collaborateurs et l'impossibilité de les remplacer, vu le petit nombre des vocations dans la Province de France, ont sensiblement réduit la place des jésuites dans l'encadrement de la collection qu'ils ont fondée. Et ce repli touche aussi le recrutement des ouvriers pour le travail d'édition, malgré l'appel à des confrères étrangers, comme le Père Verdeyen, pour Bernard de Clairvaux. Un tel repli ne concerne d'ailleurs pas seulement les jésuites : c'est tout le corps ecclésiastique qui donne des signes d'essoufflement dans une conjoncture de pénurie des vocations, et spécialement des vocations erudites ou savantes.

D'où, seconde tendance, le poids croissant des laïcs de formation

universitaire tant au 29 de la rue du Plat que parmi les éditeurs des différents volumes. Leur percée est d'ailleurs l'un des signes les plus nets du gain d'un des paris initiaux de l'entreprise : convaincre l'Université laïque de l'importance, non seulement religieuse, mais aussi culturelle et littéraire du corpus patristique, comme l'ont bien montré les colloques du cinquanteaire en 1993. Les Pères ont désormais droit de cité dans les programmes des examens et concours universitaires. Il devient donc possible, pour de jeunes chercheurs en mal de thèse, d'envisager une carrière à partir d'auteurs du christianisme ancien, dont l'étrangeté initiale s'est progressivement estompée. Les « Sources Chrétiennes » bénéficient déjà de ce sang neuf. Elles devraient en bénéficier plus encore dans l'avenir, pourvu que l'intendance et les postes suivent. Symbole d'un tel rééquilibrage : l'accession de Jean-Noël Guinot à la direction de la collection en 1994, et de l'Institut en 1999. La cause des Pères étant acquise depuis Vatican II dans l'Église, on peut même se demander si le rôle culturel des « Sources Chrétiennes » ne l'emporte pas aujourd'hui sur leur rôle ecclésial.

Troisième tendance lourde, bien moins favorable, celle-là : le retour des difficultés matérielles, qui n'ont jamais disparu, mais qui se font plus pressantes depuis quelque temps, à la conjonction d'au moins deux facteurs négatifs. D'une part, la crise de l'édition en général, et de l'édition religieuse en particulier, dont pâtit une collection qui n'a pas vocation à dégager des bénéfices... D'autre part, les méandres de la politique du CNRS vis-à-vis de l'équipe, sur fond de pénurie de postes frais de chercheurs et d'ITA, comme de crédits. Si la position intellectuelle de la collection paraît solidement assise, tel n'est pas, ou plus, le cas de sa situation matérielle qui doit être défendue pied à pied, aussi bien dans l'Église que dans la société civile et face aux institutions d'enseignement ou de recherche. D'où l'utilité persistante de l'Association des Amis, présidée successivement par les universitaires Jean Labasse, Bernard Yon et Jean-Dominique Durand.

II. Radiographie

Après le survol de l'histoire de la collection jusqu'à ce 500^e volume, peut venir, ne serait-ce que rapidement, une analyse de son catalogue. Le rythme de publication d'abord, qu'il est tentant d'interpréter comme le reflet statistique de cette histoire. Il n'a pas fallu moins de quinze ans, entre 1942 et 1957, pour parvenir au 50^e volume, ces *Catéchèses baptismales* de Jean Chrysostome retrouvées au Mont Athos par l'assomptionniste Antoine Wenger. Huit ans ont suffi, en revanche, pour voir paraître les deux tomes du *Contre les hérésies* d'Irénée de Lyon, centième volume double de la collection, en 1965. Et huit ou neuf ans jusqu'en 1973 et 1982 pour en arriver au 200^e (des *Sermons* de Léon le Grand) ou au 300^e

(le *Panegyrique de saint Paul* par Jean Chrysostome). A ce moment, sous la houlette du Père Mondésert, les « Sources Chrétiennes » en voie d'intégration dans le dispositif de la recherche universitaire, tournent à plein régime. Le sensible ralentissement postérieur – douze ans de 1982 à 1994 jusqu'au 400^e volume (la *Vie d'Antoine* d'Athanase d'Alexandrie) et encore douze ans jusqu'au 500^e dont nous célébrons aujourd'hui la sortie – traduit sans doute, tout à la fois, la raréfaction des collaborations ecclésiastiques, les aléas de la politique du CNRS et les difficultés de l'édition religieuse. On aura remarqué le soin apporté chaque fois au choix des volumes à chiffre rond, dont la sortie a été marquée par des manifestations publiques dont celle-ci continue la tradition.

A plusieurs reprises, des lecteurs ou des recenseurs ont manifesté leur surprise de voir sortir des ouvrages jugés mineurs d'auteurs mal connus, alors que tardaient à venir les œuvres majeures de « grands » Pères de l'Église. Il leur a toujours été répondu, par le Père Mondésert notamment dans le *Bulletin des Amis*, d'une double manière : « Le principe affirmé, depuis le début de la Collection, a toujours été de présenter les textes les plus importants et les plus significatifs des anciennes littératures du christianisme, et particulièrement les textes grecs », écrivait-il en juin 1964. « Mais il est évident que le travail intellectuel est beaucoup moins que d'autres tâches réglable à volonté [...] Il en résulte que nous devons prendre les ouvrages à mesure qu'ils sont achevés et à peu près dans l'ordre où ils se présentent », ajoutait-il aussitôt (n° 13, p. 2). Le catalogue des « Sources Chrétiennes » est la synthèse de ce volontarisme et de ce pragmatisme, auxquels il faut ajouter l'ampleur inégale de l'œuvre des auteurs à publier et le souci d'éviter la concurrence avec des entreprises parallèles, souci qui explique notamment la très faible représentation de saint Augustin dans la collection (deux volumes seulement), par saine répartition des tâches avec l'Institut d'Études Augustiniennes de souche assomptionniste. Malgré sa part d'empirisme, cette synthèse fournit une bonne idée de l'ensemble du corpus.

Conformément au projet d'origine, les Pères grecs sont à l'honneur, puisqu'ils représentent à peine moins de la moitié des volumes publiés, suprématie quantitative que renforcent plusieurs constatations qualitatives. Le premier Père latin, Hilaire de Poitiers, n'apparaît qu'en 1947, avec son *Traité des mystères* au n° 27. L'auteur le plus édité, et de loin avec 39 volumes, n'est autre qu'Origène dont les « Sources Chrétiennes » ont largement contribué, s'il en était besoin, à la réhabilitation que souhaitait tant l'un de leurs deux premiers directeurs, le Père de Lubac ; arrivent ensuite, en troisième et quatrième position, Jean Chrysostome (19 volumes) et Eusèbe de Césarée (15 volumes). Le contrat de départ a donc bien été

rempli. On peut remarquer toutefois que les velléités proprement œcuméniques de la collection n'ont connu qu'une concrétisation limitée, car elle comporte peu d'œuvres de la période byzantine sur lesquels s'appuie fortement l'orthodoxie : trois de Nicolas Cabasilas, une au tout début et deux autres bien plus tard (4, 355, 361); ou les *Hymnes* de Romanos le Mélode auxquels s'est consacré un élève du byzantiniste de Sorbonne Paul Lemerle, José Grosdidier de Matons. Une seule exception, mais de taille : les neuf volumes de Syméon le Nouveau Théologien, dont le franciscain Adalbert Hamman faisait naguère « le prince de la théologie byzantine ». Il procure d'ailleurs aux « Sources Chrétiennes » leur seule contribution orthodoxe notable, en la personne de Basile Krivochéine, dignitaire de la diaspora russe ouest-européenne.

L'unique Père latin qui s'intercale dans cette imposante série grecque est Tertullien, avec 22 titres, mais deux seulement avant le n° 173, en 1971, alors que les volumes d'Origène et de Jean Chrysostome se répartissent plus harmonieusement sur les soixante-quatre ans de vie de la collection. Au total, les Pères latins représentent un peu plus de 30 % de celle-ci, avec des pointes égales ou au-dessus de dix volumes pour Grégoire le Grand et Lactance.

L'une des originalités majeures des « Sources Chrétiennes » est l'introduction en son sein, à partir de 1959, de textes monastiques occidentaux datant d'une période nettement postérieure à celle de la patristique classique. Cet apport initial, d'origine cistercienne, est renforcé bien plus tard, par un intérêt inédit pour Bernard de Clairvaux : quatorze volumes en tout, mais aucun avant 1990. Ainsi se retrouve dans la collection une bonne partie de la littérature spirituelle médiévale de l'Occident, qu'elle soit homologuée par l'Église (François et Claire d'Assise) ou que celle-ci l'ait combattue énergiquement (rituels cathares). La série médiévale représente un peu plus de 15 % des volumes publiés. Elle évite les œuvres purement spéculatives et ne dépasse guère le tournant des XII^e-XIII^e siècles, à une exception près, remarquable d'un double point de vue : la moniale allemande Gertrude de Helfta est la seule femme dont les « Sources Chrétiennes » éditent plus d'une œuvre (cinq en tout), et elle est contemporaine de Thomas d'Aquin.

Une dernière série, à laquelle appartiennent un peu plus de 4 % des volumes édités, est dédiée aux textes du christianisme ancien rédigés dans des langues orientales, les cinq volumes du *Targum* du *Pentateuque* notamment, publiés par Roger Le Déaut. Plusieurs fois mise au programme, une série arabe, n'a encore pu voir le jour, faute d'éditeurs motivés.

Mais qui sont donc les ouvriers des 500 volumes publiés ? Une prosopographie détaillée, hors de propos ici, en relèverait plus de 300 sur 64

ans, pour établir les textes, les traduire, les introduire ou les annoter. Il s'agit massivement d'hommes, bien que des femmes diplômées de lettres classiques, de l'entourage du Père Daniélou notamment, apparaissent dès les origines. L'une d'entre elles, Anne-Marie Malingrey, professeur à l'Université de Lille en fin de carrière, se situe même en septième position sur la liste, avec neuf numéros du catalogue, consacrés à l'œuvre de Jean Chrysostome. Grandes dames de l'exégèse en France, Annie Jaubert et Marguerite Harl ont aussi fourni aux « Sources Chrétiennes » une collaboration appréciée. A partir de 1990, la naturalisation des Pères de l'Église dans l'Université et la féminisation des études de lettres suscitent des vocations de laïques dont témoignent, par exemple, les cinq volumes de Facundus d'Hermiane dus à Anne Fraïsse-Bétoulières depuis 2002.

Les hommes sont, pour une forte majorité d'entre eux, des ecclésiastiques, surtout si l'on prend en compte les collaborations multiples. Il suffit pour s'en rendre compte d'énumérer le palmarès du catalogue : en tête arrive Louis Doutreleau, jésuite (23 apparutions), suivi d'Adalbert de Vogüé, bénédictin (20) ; puis viennent Édouard des Places et Marcel Borret, jésuites, et Adelin Rousseau, bénédictin (11) ou Mathieu de Durand, dominicain (10). Pas très loin suivent Henri Crouzel, Louis Neyrand, Joseph Paramelle, Bernard de Vrégille, et bien sûr Claude Mondésert, dont l'activité au service des « Sources » ne saurait être limitée aux sept volumes sur lesquels figure son nom. De l'origine aux années 1980, des jésuites français ont été, à divers titres, les piliers de la collection dont leurs grands anciens avaient eu l'idée. La liste fournit d'ailleurs, à cet égard quelques surprises : un certain François Fournier, alors aumônier d'étudiant à Grenoble, mais plus connu ensuite à Lyon pour d'autres activités, a collaboré, en 1962 à l'édition des *Homélies sur saint Luc* d'Origène (n° 87). Maîtres d'œuvre de la collection, les jésuites y ont été utilement secondés par une série de moines de la famille bénédictine, dont Adalbert de Vogüé, de la Pierre-qui-Vire, éditeur des *Règles du maître et de saint Benoît*, n'est que le meilleur exemple. Leur poids dans le catalogue est cependant surévalué du fait de l'inclusion au sein de la collection des textes monastiques d'Occident dont ils sont, en quelque sorte, les spécialistes. Nombre d'autres familles religieuses ont fourni leur quote-part au « Sources Chrétiennes », mais de façon moins spectaculaire. Quant aux séculiers ou aux membres des sociétés de prêtres, ils sont présents de façon plus dispersée, sauf le professeur de Dijon Gustave Bardy, aux origines. L'historien de l'Église catholique dans la France du dernier demi-siècle ne peut pas ne pas remarquer non plus que ses grandes crises ont laissé leur trace jusque dans le catalogue de la collection : celle des années 1950 comme celle des années 1970 qui ont provoqué le changement de statut

canonique d'un Pierre Hadot ou d'un Pierre Nautin dans le premier cas, de Cécile Blanc et de certains jésuites dans le second.

Au fur et à mesure que se renforçait leur parti pris scientifique, les « Sources Chrétiennes » ont vu venir à elles ou ont sollicité la contribution d'universitaires laïcs. Parmi ceux-ci, quelques collaborateurs occasionnels, mais de grand renom, dont la caution prouve la percée effectuée par la collection au sein de l'enseignement supérieur, percée qu'elle a contribué à élargir. Sans souci d'exhaustivité ni de compétition, relevons dans l'ordre chronologique : Robert Flacelière (n° 28), Pierre de Labriolle (n° 46), Maurice de Gandillac, récemment disparu (n° 58), Victor-Henry Debidour (n° 95), Jean Sirinelli (n° 206) ou Pierre Riché (n° 225). Assez différente est l'attention suivie portée par les équipes de spécialistes du christianisme ancien en voie de constitution dans l'Université : elles valent à « Sources Chrétiennes » la collaboration d'Henri-Irénée Marrou, bien sûr, mais aussi de Jacques Fontaine, d'Antoine Guillaumont ou de Jean Gaudemet, avant celle de collègues plus jeunes, Pierre Maraval ou Jean-Claude Fredouille. Pour certains, comme Pierre Monat, professeur à l'Université de Besançon, il s'agit d'une longue histoire, puisqu'il arrive en huitième position sur la liste des collaborateurs avec huit numéros, comme éditeur, entre autres, des *Institutions divines* de Lactance. Et ce sont des laïcs, Yves Azéma, de l'Université de Montpellier, puis Jean-Noël Guinot, qui ont introduit Théodoret de Cyr dans « Sources Chrétiennes ».

Au fil de ses six décennies d'existence et en dépit d'obstacles multiples, la collection a conquis une place de choix dans le champ des études patristiques, voire bien au-delà. Elle a contribué de façon décisive à une meilleure connaissance du christianisme ancien et, à travers lui, de l'ensemble de l'Antiquité tardive ou du premier Moyen âge. Il est loin le temps des recensions qui relevaient, non sans quelque commisération, la pauvreté matérielle et technique de certains volumes. La collection est devenue un instrument de référence universellement utilisé et l'un des fleurons de toute grande bibliothèque, publique ou privée, digne de ce nom. Qui dit Pères de l'Église, en matière éditoriale, dit « Sources Chrétiennes ». Rares sont d'ailleurs les collections d'ouvrages à caractère scientifique pouvant se prévaloir d'une telle longévité. Mais déjà l'étape 500 est dépassée, et bien d'autres volumes sont en projet. Puissent nos successeurs, dans un demi-siècle ou plus, se retrouver dans des circonstances voisines autour du millième volume de la collection, car les textes à éditer ne manquent pas.



PAUL MATTEI
CYPRIEN, DE ECCLESIAE CATHOLICAE UNITATE
Présentation du 500^e volume de la Collection des
« Sources Chrétiennes »

Ce n'est pas la première fois que la collection des « Sources Chrétiennes » consacre à un Père latin un volume qui marque un anniversaire ou tient un rang symbolique. En 1973, déjà, il était revenu au dernier tome des *Sermons* de saint Léon de fermer la deuxième centurie. Mais la décision prise à l'automne 2004 de donner le numéro 500 au traité de saint Cyprien de Carthage, *L'Unité de l'Église catholique*, semble lourde de sens et riche d'enseignement sur ce qu'est la collection dont nous fêtons aujourd'hui la providentielle fécondité. Tel est l'objet des quelques mots que je voudrais vous adresser. Parlant après Étienne Fouilloux, qui a présenté la collection dans son histoire, je voudrais, sur un exemple, vous donner une idée de ce qu'est cette collection. Peut-être aussi serai-je assez heureux pour éveiller une curiosité qui a déjà été éveillée par ce qu'a dit, et bien mieux que moi, Madame Florence Delay.

Un livre collectif

Un livre des « Sources » est une affaire collective. Vous me permettez d'insister sur un point que la grande presse, dont pourtant nous n'avons pas à nous plaindre, n'a pas mis, à mon sens, assez en lumière. Derrière les livres, dont cette même presse paraît s'imaginer qu'ils naissent en quelque sorte « sous X », ou par je ne sais quelle génération spontanée, ou par quelque division cellulaire, par scissiparité bactérienne, il y a des personnes : il y a des auteurs, il y a l'équipe des « Sources Chrétiennes ». Et plus encore, à l'intérieur de ces groupes, et entre eux, il y a des va-et-vient incessants : là est le point cardinal, qui leste l'entreprise d'un véritable poids d'humanité, et sur lequel j'ai plaisir à attirer votre attention, sans naïveté ni sentimentalisme, mais tout simplement parce qu'il est juste de le faire.

A la date où fut prise la décision d'élire *L'Unité de l'Église catholique*, Paolo Siniscalco, Professeur émérite à l'Université romaine (publique) de La Sapienza, avait bien entamé l'Introduction qu'il devait donner de l'ouvrage, dans le cadre plus vaste de la publication des œuvres cypriennes projetée en « Sources Chrétiennes », et Michel Poirier, Professeur honoraire de Première Supérieure au Lycée Henri-IV, travaillait à la traduction du texte latin. Jean-Noël Guinot, Directeur de la Collection, me demanda de rédiger l'annotation – à l'origine pour relayer Paolo Siniscalco, et alors que, pris par d'autres recherches, je n'avais pas prévu

de participer à l'entreprise. Je dirais presque (mais le terme est banal) : de m'enrôler dans l'*aventure*.

Quoi qu'il en soit, commençait entre les trois auteurs plus d'une année de collaboration, et de collaboration ininterrompue, pour aboutir à ce livre de 334 pages : année ponctuée de nombreux échanges, de vive voix ou par courrier électronique. Car une coordination s'imposait, même si chacun a conservé sa marge, nécessaire et légitime, de liberté (en semblable occurrence, et plus encore dans le cas d'un traité sur l'« unité », il y avait lieu de respecter l'adage : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas*). Un opus à trois mains donc, et même à quatre, puisque, pour le texte latin, nous avons repris l'excellente édition publiée en 1972 par un jésuite anglais qui pendant quelque quarante ans avait travaillé sur ce texte, le P. Maurice Bévenot. Une œuvre européenne également, sinon œcuménique, où ont trempé un religieux britannique (à titre posthume) imprimé en Belgique, un universitaire italien, et deux professeurs français, l'un parisien, l'autre basé à Lyon.

Cette première collaboration n'aurait eu aucun effet sans une autre, qui s'est déployée de manière particulièrement intense, et, si j'ose dire, à *flux tendus*, dans les tout derniers mois. Rien n'aurait été possible sans le dévouement de plusieurs membres de l'équipe des « Sources », à Lyon – où, de novembre à février derniers, le livre a été fabriqué en PAO (publication assistée par ordinateur). Sans eux, qui ont fait preuve d'un rare souci du détail, et du détail rédactionnel le plus délicat, les délais draconiens que la maison d'édition nous avait imposés n'auraient pu être tenus.

Collaboration internationale, ai-je dit. Pour clore ces préliminaires (qui vous ont fait, si je puis dire, entrer dans la cuisine, ou, plutôt, entr'apercevoir les cuisiniers !), encore une observation. Elle est, je crois, de conséquence, ou de plus large envergure. Voici un livre où le français se met au service du latin. Aussi bien, réciproquement, dans ce service, il importait de servir la recherche en français avec toute la clarté, et même l'élégance, voire le bonheur de plume, possibles. Il y aurait à épiloguer sur un chapitre cardinal que je me contente ici d'effleurer : la contribution que la collection des « Sources Chrétiennes » apporte à la francophonie. Je n'ignore pas que la collection aura bientôt le privilège (je ne dirai pas la *fortune* : mot dangereux, car potentiellement démobilisateur, du point de vue financier !) de passer en russe, et plus tard en grec moderne. Il reste que, par sa diffusion hors de France, je le répète, la collection contribue au rayonnement de la francophonie : aspect souvent peu reconnu, et, que l'on me passe ce regret, sans doute encore trop mal soutenu. Du reste, un tel rôle « oblige » : les volumes de la collection doivent être « bien écrits », ils doivent ne pas tomber sous le coup du jugement asséné quelque part par

l'assyriologue Jean Bottéro contre une « littérature ultra-spécialisée, savantasse et rocailleuse », contre ces « essais qui font parfois reculer jusqu'aux spécialistes eux-mêmes ». Et il ne s'agit pas seulement de beau langage, encore que vouloir plaire aux honnêtes gens n'ait rien d'incongru. Non : il y va de la pensée même. Car dans nos disciplines historiques (et bien des noms, divers, me montent ici aux lèvres : Bloch et Marrou, mais aussi, pourquoi pas ?, Duby et Goubert...), le bonheur de plume, la précision, la clarté des phrases servent l'acuité de l'enquête et la profondeur du regard : le style, certes dans une indispensable sobriété, n'est pas un habit, c'est un outil. On me pardonnera de signaler, sans m'attarder, que le souci de tenue littéraire a été le mien quand j'ai révisé la version française de l'Introduction que P. Siniscalco avait rédigée en italien. De souligner surtout que ce souci n'est pas moins net dans la traduction élaborée par M. Poirier : car rendre ces grands écrivains que furent, chacun dans son genre, Tertullien, Cyprien, Novatien (et je ne parle pas des géants du IV^e siècle, et des Grecs) dans un français de version scolaire serait les trahir, et saper à la base l'axe même de notre ambition. Nous en verrons mieux, plus bas, la raison, mais la traduction, dans son équilibre instable entre fidélité et lisibilité, dans ses compromis toujours discutables (et Dieu sait si nous avons discuté ! ridicules peut-être encore apparentes à la surface du livre, et signes, à des yeux exercés, de remous parfois bien puissants) –, la traduction, donc, n'est en aucun cas un exercice subalterne.

Le choix du traité de Cyprien

Si nous avons choisi le *De ecclesiae catholicae unitate*, c'est, je l'ai suggéré en commençant, parce que nous avons le net sentiment que l'opuscule est représentatif de la littérature patristique. Parce que nous avons aussi l'intuition, au moins confuse, qu'il permettrait d'illustrer dans quel esprit travaille la collection des « Sources Chrétiennes ». Il faut ici faire un détour, et dire en quelques phrases ce qu'est le *De ecclesiae catholicae unitate*. Loin de moi, dans cette assemblée, dans ce lieu, d'infliger un cours d'histoire ou une leçon de théologie ! Mais enfin, mon devoir est aussi de vous montrer ce qu'est ce traité et quel intérêt présente son édition traduite et commentée.

Le *De ecclesiae catholicae unitate* est un écrit de circonstance. Toute la littérature patristique, à peu d'exceptions près, est pavée d'écrits de circonstance, composés non par des théologiens en chambre, ou par des professeurs, à usage universitaire, mais pour répondre à des défis dûment identifiés, et par des pasteurs. Cependant, si conditionné qu'il soit par sa situation historique, le *De ecclesiae catholicae unitate* est aussi une œuvre qui ne flotte pas au simple niveau de l'anecdote : sa portée intellectuelle va

au-delà de l'événement et le rend susceptible d'éveiller encore aujourd'hui de larges échos, en dehors même du cercle étroit des spécialistes.

L'ouvrage est né de la persécution de Dèce, en 250-251, et de ses suites. En Afrique (pour nous en tenir à elle), la persécution, au témoignage affligé de Cyprien dans ses *Lettres*, avait ravagé des communautés qui en bien des cités étaient déjà assez étoffées, et bigarrées : à Carthage, par centaines, les chrétiens s'étaient rués au Capitole pour sacrifier aux faux dieux, selon l'ordre impérial : c'étaient les *lapsi*, ceux qui avaient « failli ». Or, si, prétextant un de ces motifs dont la commune humanité cherche toujours à excuser ses faux-pas, ces chrétiens avaient faibli, ils n'en restaient pas moins chrétiens de cœur : bien vite ils cherchèrent à rentrer dans l'Église. Ils firent le siège des « confesseurs » dans leurs prisons : car à ceux que leur résistance montrait à l'évidence comme des hommes habités par l'Esprit, l'Église alors reconnaissait comme un droit au moins d'intercession. Bien des confesseurs, usant ou abusant de ce droit, prétendirent réconcilier les *lapsi*, sans autre forme de procédure, sans attendre, surtout, l'aval de l'évêque, dont ils bafouaient ainsi l'autorité. Premier germe de discorde. Bientôt s'ouvrirent d'autres fractures, et plus graves. Lorsque, dans le premier semestre 251, la paix se rétablit peu à peu, et que vint le temps de régler la question des *lapsi*, en concile, plus à froid, les divisions éclatèrent : des rigoristes refusaient toute idée de réadmission des « faillis », des laxistes prônaient un accueil sans réserve. En mars-avril, à Rome, au prêtre Novatien, qui depuis l'exécution du pape Fabien, en janvier 250, avait été comme un *locum tenens* et jugeait que sa culture lui vaudrait l'épiscopat, Corneille fut préféré ; Novatien se déclara contre Corneille et se fit consacrer ; il prit le parti de la rigueur. À Carthage, rigoristes et laxistes contestaient Cyprien, qui cherchait une voie moyenne – dans la concorde avec Corneille, enfin reconnu par toutes les Églises de l'Empire, en Afrique et ailleurs.

Face aux divisions Cyprien prêche l'*unitas*. Le vocable revêt dans son lexique une double acception : unicité et unité. L'Église, locale et universelle, est unique et une. Mais l'*unitas*, si elle est une tâche à réaliser, est d'abord une grâce. En sa substance, l'Église est, face à un monde déchiré et proche de sa fin, la présence visible de Dieu. Entendons, exactement, du Dieu des chrétiens, du Dieu unique et un dans la pluralité de ses Personnes. Voilà pourquoi l'Église, qui est cette présence même, est unique et une. Là se noue la dualité, voire l'ambivalence, de la pensée ecclésiologique de Cyprien, tout à la fois, et indissolublement, exclusiviste et donnant le primat à l'amour.

De cette dualité, les images bibliques de l'Église, dans le *De unitate*, sont le révélateur : arche de Noé, maison de Rahab, agneau pascal mangé en famille. Images du rassemblement et de l'exclusion, qui montrent

simultanément la solidarité salvatrice du groupe (les passagers, humains et animaux, arrachés au Déluge, les proches de la prostituée, les convives de la Pâque) et le refus mortel de ceux qui n'en sont pas.

Dualité, voire ambivalence, dont l'historien des doctrines doit prendre toute la mesure. D'un côté, l'ecclésiologie cyprianique se signale par son monolithisme. Au chapitre 6, le traité cite *Matthieu* : « Qui n'est pas avec moi est contre moi, et qui n'amasse pas avec moi dissipe ». A plusieurs reprises, il renvoie à *Ephésiens* 4 : « un seul corps et un seul Esprit, un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu » – entendu dans son sens le plus rigide. Et il invoque *Cantique* 4, 12 : l'Église « jardin fermé », « source scellée », *hortus conclusus, fons signatus*. Passé les frontières de l'Église visible, il n'est pas de salut : sans état d'âme, apparemment, l'évêque juge que vont à leur perte éternelle tous les « non catholiques », qui, sans nuance, sont pour lui des « non chrétiens ».

Mais d'un autre côté, *unitas* doit se comprendre à la lumière de l'emploi trinitaire qu'en faisait Tertullien : dans le langage de celui-ci, non pas « unicité », « unité 'numérique' », mais « partage d'une même nature », « unité 'générique' ». L'*unitas* de l'Église est celle de la Trinité même, comme il ressort d'un autre opuscule de Cyprien, *Sur la prière du Seigneur* : « De l'unité du Père, du Fils et de l'Esprit saint le peuple <est> un » ; le *De unitate* renvoie à saint Jean, dans son *Évangile* (« Le Père et moi, nous sommes un ») comme dans sa première épître (« Et les trois sont un »). Les comparaisons naturelles (continuité entre le soleil et ses rayons, l'arbre et ses rameaux, la source et les ruisseaux), qui servent à faire voir la pluralité dans l'unité, et auxquelles le *De unitate* donne une portée ecclésiologique, sont dans Tertullien, avec une valeur trinitaire. L'Église est un organisme différencié.

Car aussi bien l'Église est, selon une expression qui revient deux fois dans le *De unitate* et quatre fois ailleurs, *sacramentum unitatis* : « sacrement », ou mieux, « mystère d'unité ». *Sacramentum* signifie exactement « figure d'une réalité sacrée qu'elle annonce ». Et l'*unitas* que figure ce « sacrement », c'est l'unicité de Dieu et l'unité de la Trinité. Au milieu d'un monde qui se disperse et se déchire, en ces temps de la fin où sévissent les forces du mal, l'Église apparaît dans son essence comme le lieu de la présence divine, unique face à la dispersion et unie face aux déchirements. Il est vrai qu'un *sacramentum* ne s'identifie pas totalement à la réalité qu'il annonce, et l'Église, qui est dans le temps, n'est pas encore le Royaume : d'où l'ouverture nécessaire envers les pécheurs repentants, la compréhension à l'égard des faibles, l'impossibilité aussi de discerner à coup sûr les pénitents simulateurs. L'important est la communion, dans

une perspective nullement juridique, mais surtout liturgique. Plus précisément, eucharistique.

En célébrant le mémorial de la Cène et de la Croix (Cyprien ne distingue pas) la communauté, ordonnée autour de son unique évêque, qui « remplit véritablement le rôle du Christ », rejoint l'unité du Père, du Fils et de l'Esprit saint, et entre dans l'amour trinitaire. Par le corps sacramentel, le corps ecclésial s'unit au corps physique du Christ souffrant et ressuscité, d'où jaillit la vie divine. Ainsi l'Église réalise ce qu'elle est, et se consomme l'*unitas*.

Le traité prend alors un relief singulier. Il n'expose certes pas toute l'ecclésiologie de l'auteur : malgré les interprétations erronées ou tendancieuses, auxquelles ont prêté deux de ses chapitres, il ne dit rien, par exemple, du rôle de l'Église romaine. Mais il éclaire la pensée et l'action de Cyprien, non moins qu'il est éclairé par elles. Et cela, encore un coup, jusqu'en leur dualité, en leur ambivalence : exclusivisme, qui refuse aux dissidents le salut, offert seulement dans la communion catholique visible, et primat de l'amour, qui est Dieu.

Écrit de circonstance, le *De unitate* constitue de la sorte un point nodal. Avec d'autres pages de Cyprien, il a contribué à créer des réflexes, à modeler des comportements, dont force est de constater qu'ils ont influencé une grande part de la Tradition, quand bien même celle-ci tentait d'y échapper, au moins pour partie : je pense à l'effort d'un Augustin, luttant contre les donatistes ; et l'on sait l'ascendant dont jouit Augustin, aux siècles ultérieurs...

Pertinence actuelle

Écrit de circonstance et point nodal : ce double aspect du *De unitate* tout à la fois dictait à ses commentateurs pour les « Sources Chrétiennes » un cahier des charges et leur traçait une perspective, dans un équilibre où se trouvait d'ailleurs respectée l'intention des fondateurs de la Collection, et qu'illustrent déjà bien des volumes de celle-ci : il suffira de rappeler l'édition de l'*Épître à Diognète* par Henri-Irénée Marrou. En quoi le 500^e ambitionne de devenir, à son tour, le témoin, efficace je l'espère, d'une tradition scientifique.

Le cahier des charges. Il s'agissait, pour rendre l'opuscule intelligible, de mobiliser avec rigueur les ressources de la philologie et de l'histoire. D'où, en particulier, trois traits de l'« économie » du présent livre. D'abord, si, comme je l'ai dit, nous avons repris, tout bien pesé, le texte latin tel que fermement établi par le P. Bévenot, nous avons tenu à vérifier ce texte par une relecture des manuscrits utiles, et à rédiger un nouvel appareil critique, qui expose sélectivement les données essentielles et que viennent étayer des

notes philologiques. Ensuite, sans travestir le *De unitate* en somme ecclésiologique, il convenait de ne pas le couper du reste de l'œuvre de Cyprien dans laquelle il s'inscrit : d'où les nombreux parallèles intracypriens, de fond et de forme, que nous avons rassemblés ; et il convenait tout autant de prouver que, encore qu'elles s'expriment sans systématisme, les idées de Cyprien sur l'être de l'Église et sur les ministères ne sont pas incohérentes ou contradictoires : linéaments d'une synthèse que dessinent dans notre travail l'Introduction et les notes complémentaires. Enfin, sans exagérer l'incidence du traité, il fallait ne pas se taire sur sa postérité – tout en s'en tenant, pour ne pas verser dans l'arbitraire, à la postérité que rendent directement perceptible des emplois littéraux, ou quasi littéraux, chez les auteurs antiques et médiévaux.

Bernard de Chartres, au XII^e siècle, dans une *sententia* célèbre, assurait que les Modernes sont des nains juchés sur les épaules de ces géants que sont les Anciens, et qu'ainsi placés ils peuvent voir plus loin qu'eux. Notre tâche était d'exposer, aussi objectivement que possible, ce que fut la pensée de Cyprien, en soi et dans ses divers contextes : démarche, si l'on veut, n'ayons pas peur du terme, « positiviste ». Nous n'avions pas, dans le livre, à nous avancer au-delà, conscients que, selon la boutade de Lucien Febvre, « l'historien n'est pas juge suppléant dans la vallée de Josaphat » : nous n'avions pas à réputer tel aspect de la pensée cyprienne « sympathique », et tel autre « inacceptable ». Mais nous abordions ce texte, inévitablement, avec nos questions de modernes et le conditionnement qui est le nôtre. Et notre désir dès lors était celui-ci : que le public contemporain (et nous-mêmes, à cet égard, changeant de position, étions de ce public), dans la suite d'ailleurs de ce qui se constate parmi les catholiques depuis Vatican II (Cyprien en général est beaucoup cité par la constitution conciliaire sur l'Église *Lumen gentium*), trouvât chez le vieil évêque africain un aliment pour sa réflexion et sa méditation. Une réflexion et une méditation qui du reste peuvent déborder le cadre ecclésial : il n'est pas interdit de le rappeler en ce salon, toute structure sociale et politique régulière se voit aux prises avec le couple unité-pluralité, et entre les sociétés existe au moins une analogie, l'Église (pour employer une formule classique, trop classique, désuète, et que l'on n'ose plus guère aujourd'hui prononcer) étant au milieu d'elles la « société parfaite » en ceci justement que, dans son fond, la communion de ses membres forme une image, non pas, comme ailleurs, inchoative, ou estompée, mais achevée, de la communion divine – état de choses au demeurant qui doit s'envisager sans angélisme, étant, de nos jours comme au temps de Cyprien, gros d'engagements concrets, dans ce qu'il faut bien appeler, très humainement, des rapports de pouvoir.

Notre détachement d'« antique » n'est donc pas, on le mesure, indif-

férence à l'actuel – voire dédain du subjectif. J'appuie sur ce point, qui est au cœur du projet humain et chrétien des « Sources », et dans lequel, pardonnez cette confiance, je me reconnais pour ma part pleinement (car, autant qu'à n'importe qui, il ne m'est pas égal de chercher ma propre unité). Ouvrant notre laboratoire, nous n'avions pas à fermer notre oratoire. L'un, si j'ose dire, féconde l'autre. Plus encore, l'un libère l'autre. Sans confusion. Mais sans séparation.

Et sans faire courir au public le risque de l'illusion anachronique. Car notamment, à la lumière de ce que j'ai esquissé plus haut, on devine quelle lucidité est de mise quand on parle d'« œcuménisme » à propos de Cyprien. Mais en offrant à ce même public l'occasion de lire en vérité le *De unitate*, et ainsi, en toute conscience, de recueillir son héritage pour le dépasser si nécessaire – d'admettre aussi, jusqu'en ce qu'il a pour nous de rugueux, de mal assimilable, sa légitimité et sa logique (peut-être, après tout, la brutalité du monolithisme cyprienique, son simplisme, tranchons le mot, n'est pas sans utilité pour protester que tout n'est pas dans tout, que tout ne se vaut pas).

La préface que M^{gr} Claude DAGENS a accepté d'écrire montre, je crois, quel fond on peut faire aujourd'hui sur un Cyprien ainsi entendu, dans une démarche de réappropriation sereine qui évite la stérilité du mimétisme archaïsant, à la mode gallicane, ou la sclérose intégriste. Et le titre français même, qui figure sur la page de couverture, suggère aussi cela, à sa manière, paradoxale. « L'unité de l'Église » : négliger, du moins apparemment, l'adjectif *catholicus* revenait à ne pas égarer l'esprit des lecteurs sur de fausses pistes ; ce titre, par son refus d'un littéralisme trompeur, rend au traité, sans le trahir, sans rien cacher non plus par je ne sais quel calcul de démagogie boutiquière, sa capacité de juste rayonnement, et reste entièrement fidèle à Cyprien, aux yeux de qui, de toute façon, il n'est d'Église qu'une et catholique.

Avis important

Pour tous les virements postaux et bancaires,
veuillez soigneusement à donner toutes les indications nécessaires
à votre identification : nom, prénom et adresse, sinon nous sommes
dans l'incapacité de vous faire parvenir un reçu. Merci. (D. TINEL)



LE 31 MAI
Hôtel du département



LE 17 JUIN
Institut des Sources chrétiennes

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE

« SOURCES CHRÉTIENNES »

n° 94 – juillet 2006

SOMMAIRE

ÉDITORIAL	1
VIE DE L'ASSOCIATION	3
<i>Une mobilisation</i>	3
<i>Rapport moral pour l'année 2005</i>	4
<i>Rapport financier</i>	7
<i>Conseil Scientifique et réunions de maison</i>	7
<i>Le carnet</i>	9
PUBLICATIONS.....	12
VIE DE L'INSTITUT	23
<i>Au jour le jour</i>	23
<i>Le site Internet</i>	24
<i>Nouvelles et annonces</i>	25
LA RÉCEPTION DU 31 MAI	26
<i>Florence DELAY, Pour saluer les Pères</i>	27
<i>Étienne FOUILLOUX, « Sources Chrétiennes » : Étape 500 ..</i>	35
<i>Paul MATTEI, CYPRIEN DE CARTHAGE, De unitate ecclesiae</i> <i>catholicae. Présentation du 500^e volume de la Collection</i>	46

ASSOCIATION DES « AMIS DE SOURCES CHRÉTIENNES »
(reconnue d'utilité publique)

29 rue du Plat, 69002 Lyon

C.C.P. 3878-10 E Lyon ; tél. 04 72 77 73 50 ; télécopie 04 78 92 90 11

Cotisations annuelles : adhérent : 22 € ; bienfaiteur : 23 € ; fondateur : 92 €

Directeur de publication : D. BERTRAND